

Cadres théoriques et conceptuels VERS LA CONSTITUTION DU CORPUS D'ETUDE

Par l'analyse des théories et concepts, nous essaierons de relever les affinités intellectuelles entre les différentes traditions philosophiques, et surtout les auteurs contemporains tels Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty. Dans ce même volet d'analyse, nous saisirons les similitudes entre des réflexions d'autres chercheurs de différentes disciplines (telles que les philosophes, les sémio-linguistes, les linguistes, etc.) et la méthode sémiotique. Autrement dit, nous allons par une méthode de définition, à partir des théories, élucider les différents concepts et ouvrir une nouvelle orientation à cette recherche.

L'un des apports importants pour déterminer notre analyse théorique pourrait être d'adjoindre particulièrement aux autres méthodes évoquées, une nouvelle, plus précise et plus pertinente que nous tâcherons de forger. Ainsi, nous appliquerons et définirons, à partir d'une méthode personnelle, les concepts qui constituent notre sujet de recherche portant sur « La perception et la communication de l'objet valeur : l'oralité dans la prose romanesque d'Amadou Koné. »

Il faut rappeler que le terme de méthode vient du grec "methodos" et signifie la recherche d'une voie. La méthode est donc une technique d'interprétation. Le choix d'une méthode de recherche dans la réflexion intellectuelle est d'une exigence capitale, car la scientificité de celle-ci en dépend. Par exemple, élaborer une recherche scientifique est un travail de réflexion, d'analyse, de découverte. Il ne peut s'opérer qu'à travers des voies scientifiques rigoureuses de recherches. Et les résultats de recherches obtenues dépendront du cheminement adopté pour conduire notre réflexion. Par cheminement, il faut entendre l'ensemble des approches conceptuelles et méthodologiques que nous avons empruntées afin de traiter efficacement le thème de notre sujet de thèse. Cela dit, nous ferons usage de plusieurs théories. Mais en ce qui concerne la méthode sémiotique, elle est la théorie que nous utiliserons pour répondre à l'objectif que nous nous sommes fixée, à effet de mener à bien nos recherches. Avant d'aller plus loin dans notre réflexion, nous nous proposons d'entamer la définition des concepts clés de notre étude.

I.1. Définition des concepts clés

Les dictionnaires de la langue française mettent en évidence la polysémie des termes, et cela peut prêter à de multiples confusions dans l'esprit du lecteur. C'est fort de ce constat que nous nous attelons à clarifier le sémantisme des vocables de base, en rapport avec des théories littéraires, pour fournir des explications en sémiotique.

Notre sujet est porteur de notions clés dont il nous faut choisir et préciser la signification. Ainsi, avant d'essayer de formuler une explication et une étude de la problématique de l'action de percevoir par les sens, il convient d'étudier la perception, car notre connaissance du monde, particulièrement notre connaissance pratique, est essentiellement basée sur nos perceptions. De plus, le fait de donner une importance particulière à la perception, capable de permettre la saisie des genres oraux, se fait sentir dans toutes les œuvres de notre auteur. L'analyse des genres oraux par la perception les situe dans un univers sensible à définir, en tant qu'une énonciation dans laquelle le sens est perçu. Ce sont *L'œuf du monde*, *Banalanh'ng*, *Courses* et *Traites* (Sous le pouvoir des Blakoros) d'Amadou Koné qui présentent principalement une spécificité dans la saisie oratoire, à travers l'acte perceptif. Ainsi, la problématique de l'écriture dans notre corpus tourne autour de la perception, et l'écriture est liée intimement à la recherche des pensées et des sensations, à travers la circulation de l'objet valeur.

En ce qui concerne notre recherche, nous allons tenter de définir ce qui se caractérise comme « perception ». Ensuite, nous analyserons le thème de "la communication" à travers tout ce qui a trait au concept d'échange, de circulation interprétée comme le transfert d'objet vers un sujet . Enfin, "l'objet de valeur" pourra être défini par la mise en relation d'un objet avec un sujet.

I.1.1. Définitions générales de la notion de perception

Les dictionnaires, par exemple le *Petit Robert*, définissent la perception comme "fonction par laquelle l'esprit se représente les objets, acte par lequel s'exerce cette fonction". C'est-à-dire qu'elle est une action, une faculté de percevoir

des informations par les sens ou par l'esprit. Dans le Dictionnaire Lalande, la perception est définie comme :

« l'acte par lequel un individu, organise immédiatement ses sensations présentes, les interprétant et les complétant par des images et des souvenirs [&], s'oppose un objet qu'il juge spontanément distinct de lui, réel et actuellement connu par lui »¹⁶.

C. Bonnet désigne la perception comme : « l'ensemble des mécanismes et des processus par lesquels l'organisme prend connaissance du monde et de son environnement sur la base des informations élaborées par ses sens »¹⁷. Jean-Jacques Boutaud renchérit en la définissant comme « un mode (...) une fonction de l'intelligence, une faculté de connaître »¹⁸. Cela signifie qu'elle est avant tout un moyen permettant la détection ou le discernement d'un objet. En effet, percevoir une chose, c'est d'abord croire ou penser qu'elle existe à l'endroit où on l'aperçoit. La perception peut alors se définir, comme la "connaissance" de quelque chose qui est présent. Ainsi le thème de la perception renvoie-t-il à celui de la connaissance où se pose le problème du rapport entre le sujet, l'objet et la réalité. Mais comment le sens se dégage-t-il de la perception ?

Il est vrai que la place de la perception dans une théorie du sens est un vaste sujet. Mais, nous allons tout au long de notre analyse procéder par des esquisses de définitions de cette notion. Il faut comprendre que la notion de la perception à partir du sens a été : « décrite tout d'abord comme ouverture et initiation au monde, elle est donc ce qui nous met en présence des choses sensibles d'abord, (...) c'est-à-dire comme organisées donc porteuses d'une signification »¹⁹. De phénomène originaire, la perception devient (mais elle l'était déjà) un phénomène d'expression, c'est-à-dire "d'expression primordiale". Ainsi, le sens était employé dans le cadre de la perception, pour « désigner les substances sans formes »²⁰, mais qui tout de même définissent un sens originaire. C'est l'une des raisons pour laquelle L. Hjelmslev

¹⁶André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1926, p.754.

¹⁷Claude BONNET, *Traité de psychologie cognitive*¹, Paris, Bordas, 1989, p.3.

¹⁸Jean-Jacques BOUTAUD, *Sémiotique et communication*, « *Du signe au sens* », Paris Harmattan. 1998, p.32.

¹⁹Ronald BONAN, *Apprendre à philosopher avec Merleau-Ponty* Paris, Ed. Ellipses. Cedex, 2010, p.245.

²⁰Idriss ABLALI & Dominique DUCARD, *op. cit.*, p.255.

l'appelle en danois « *mening* » qui signifie sur l'axe de deux pôles opposés en français tantôt *sens* "intelligible", tantôt matière "sensible". Cependant, le concept danois regroupe les deux termes pour saisir la notion du sens, comme un acte perceptif à l'état originaire. Conçue de la sorte, la perception ne peut plus demeurer un constat statique avec un monde déjà constitué, mais devient une ouverture sur le monde. Cette réceptivité est en même temps une spontanéité (au sens où le perçu dessine le champ de l'action possible autour d'un corps percevant) et une plasticité, au sens où la perception comme nature se double sans cesse d'une signification culturelle. A travers l'ouverture sur le monde, la perception est non seulement comme un jeu de l'esprit mais comme un "œil qui pense". Le perçu est le perçu de l'imaginaire d'un sujet, et son objet, un objet du désir. Ce qui est perçu est l'expérience personnelle du sujet percevant.

La question de la perception devient ainsi essentielle pour l'étude des relations entre "moi-même", les autres et le monde. Mais la définition de la perception comme étant l'interaction du sujet avec l'environnement est assez complexe. Cependant, nous pouvons dire que la perception est un acte subjectif, puisque percevoir, c'est reconnaître une forme. C'est parce que nous projetons sur le monde des "formes" connues qu'il nous est possible de le comprendre. En effet, la perception que nous avons du monde n'est pas une somme d'éléments séparés.

Notre perception se constitue en ensembles organisés de "formes" globales qui donnent sens à ce que nous percevons. En d'autres termes, les formes, conçues comme des propriétés de ce qui émane de l'expérience, sont des ensembles structurés dotés de sens. Dans tout acte mental, le sens émerge de la perception de la totalité de la situation.

De ce fait, la perception peut être appréhendée dans le domaine sensoriel. Et on a remarqué que les objets du monde naturel, qui sont susceptibles de constituer un *signifiant*, se trouvent transformés, par l'effet de la perception, en objets du *signifié* de la langue. C'est ce qui nous fait dire que « la perception fournit les bases d'une genèse du sens »²¹. Et c'est à partir de cette perspective que nous allons considérer deux points de vue.

²¹ Anne HENAULT & Anne BEYAERT, (dir.) *Ateliers de sémiotique visuelle*, op. cit., p.122.

Le point de vue des philosophes, à savoir la perception selon la phénoménologie²², est à considérer parce qu'il y a des rapports entre phénoménologie et sciences du langage ; ce rapport est pris en considération par A. J. Greimas. On sait par exemple quelle est la base phénoménologique des développements sur le sensible dans la théorie des instances énonçantes , par rapport aux actes de discours; il en est de même de la sémiotique tensive, dont l'inspiration phénoménologique articule le sensible à la construction d'un discours signifiant.

Un autre point de vue de la sémiotique, celui de la construction du sens phénoménologique, a traversé la narrativité, tout en dégagant la possibilité d'une sémiotique des passions. Selon J. Fontanille c'est la saisie du sensible qui transforme le monde en monde signifiant. Dans la *Sémiotique des passions* de A. J. Greimas et J. Fontanille, nous lisons :

« [...] les traits, les figures, les objets du monde naturel, dont ils constituent pour ainsi dire le "signifiant", se trouvent transformés, par l'effet de la perception, en traits, figures et objets du "signifié" de la langue, un nouveau signifiant, de nature phonétique, se substituant au premier »²³.

Comme mentionné ci-dessus, le terme de la perception apparaît tout d'abord avec les philosophes, puis il est analysé par des phénoménologues. C'est aussi une des raisons pour laquelle nous allons essayer d'attribuer à la perception des définitions à partir de la conception de quelques philosophes précurseurs de la phénoménologie.

²²Le terme de "perception" apparaît tout d'abord avec les présocratiques avant Jésus Christ. Mais ce terme était déjà saisi dans le contexte de la phénoménologie par le professeur Franz Brentano, notamment par son cours sur *l'intentionnalité* chez Thomas d'Aquin. Bien que le terme ait été employé antérieurement par les présocratiques, dans un sens voisin. C'est Edmund Husserl que l'on désignera par la suite comme le "père" de la phénoménologie (par son idéalisme transcendantal).

²³A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p. 12.

I.1.1.1. Les conceptions philosophiques

La définition de la perception tient compte de certaines notions des philosophes précurseurs de la phénoménologie, vu le fonctionnement particulier de ce concept dans des ouvrages philosophiques, comme « Le prestige d'un mythe »²⁴. En fait, la théorie phénoménologique de la perception a connu un essor impressionnant au XX^{ème} siècle²⁵, avec un certain nombre de philosophes, dont deux attireront notre attention.

I.1.1.1.1. La perception selon Edmond Husserl

Par son idéalisme transcendantal, E. Husserl voulait, à travers son analyse de la relation entre la conscience et le monde, invalider l'attitude mentale (naturelle), selon laquelle nous avons tendance à considérer les objets donnés dans la perception comme des « étants »²⁶ indépendants. Selon lui, la conscience ne peut être décrite indépendamment des objets qu'elle appréhende, et, inversement, les objets qui se présentent à la conscience sont aussi tributaires de la conscience qui les appréhende. Autrement dit, la phénoménologie est selon E. Husserl, « une science des phénomènes »²⁷ qui énonce des lois dont les objets sont des "essences immanentes", notamment, dans son ouvrage *Idées directrices pour la phénoménologie* consacré à la phénoménologie et à la perception.

Tout d'abord, il donne dans *Recherches logiques*²⁸, le sens d'un point de départ, comme expérience en tant qu'intuition sensible des phénomènes psychiques (l'introspection). Dans *Idées directrices pour une phénoménologie*, apparaît l'idée d'une perception phénoménologique qui correspond plus particulièrement à la perception originnaire du monde, d'où découle l'essence du sens. Ce qui revient à dire

²⁴Claude LEFORT, *Merleau-Ponty, Maurice, Œuvres*, Paris, Quarto-Gallimard, 2010, p.658.

²⁵Le terme de la "perception" apparaît tout d'abord avec les présocratiques donc en 600 ans avant Jésus Christ. La perception était déjà saisie dans le contexte de la phénoménologie par le professeur Franz Brentano, professeur de Freud et de Edmund Husserl que l'on pouvait considérer comme un précurseur de la phénoménologie, notamment par son cours sur l'intentionnalité chez Thomas d'Aquin, que l'on va retrouver ensuite chez Husserl. Bien que le terme ait été employé antérieurement dans un sens voisin, c'est Edmund Husserl que l'on désigne comme le "père" de la phénoménologie. Pour dire que, la phénoménologie est présente depuis longtemps. Ses disciples la trouvent partout dans les œuvres de plusieurs philosophes, il s'agit de Hegel, Kierkegaard bien sûr, mais aussi avec Mars, Nietzsche, et Freud. Elle s'est fixée et s'objective en lisant Edmond Husserl ou Heidegger, ensuite M. Merleau Ponty et bien d'autres philosophes contemporains.

²⁶Jacques ENGLISH, *Le vocabulaire de Husserl*, Paris, Éditions, Ellipses, 2009 p.16.

²⁷Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1938, p.3.

²⁸Edmund HUSSERL, *Recherches logiques, Tome 1*. Paris, Éditions, Seuil. 1901.

que la phénoménologie est une approche de l'authenticité qui est ancrée dans le sensible. C'est à partir de ces conceptions que l'on peut alors présenter les composantes de la perception du sens comme un « objet d'un nouveau type »²⁹.

Ainsi, la distinction entre l'"essence" et le "fait" contribue à la mise en place de cette phénoménologie. Le fait et l'essence sont liés par l'idée de la connaissance. Le fait existe par l'expérience qui donne naissance à une science. Tandis que l'essence est fondée sur l'intuition d'un objet. La première acception de l'essence fait référence à ce qui dans l'être profond, "le plus intime", compose l'ensemble des idées "posé en idées". Les idées ou « le remplissage de certains actes de pensées » relèvent de l'intuition. D'où le lien qui est fait entre l'essence et l'intuition.

Partant de leur appréhension, ces actes de pensées sont la représentation d'un contour dont l'intérieur est vide. De ce fait, nous pouvons définir l'intuition comme le *remplissement* de ces pensées qui « signifie à vider non la "matière", mais la forme » de la pensée, des actes de pensées « de la proposition »³⁰. Cependant, la question de la connaissance naturelle et de l'expérience perceptive est également liée au fait et à l'essence. C'est dire que la connaissance commence avec l'expérience et demeure dans les limites de l'expérience. Toujours selon E. Husserl, la connaissance peut être aussi liée à l'intuition. L'intuition est l'espace où les objets du domaine d'étude en question viennent s'inscrire à l'intérieur même de l'unité de l'apparaître et de ce fait, l'intuition apparaît comme dépourvue de toute consistance intrinsèque. L'intuition procède à « une "donation de sens" (...) ensuite le reconvertit en un "étant", en lui attribuant toutes les déterminations ontiques et ontologiques »³¹ : c'est « la sphère naturelle »³² de connaissance, comme l'expérience naturelle.

Par "naturel", E. Husserl veut exprimer l'idée de "l'espace" ou de "l'horizon" qui comprend toute sorte de chose ou "toute espèce d'étude" et qui est appelé *le « monde »*³³. C'est ainsi que dans la perception, la chose nous est donnée « en

²⁹Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, op. cit., p.21.

³⁰Edmund HUSSERL, *Logique formelle et logique transcendantale*, op. cit., p.18.

³¹Jacques ENGLISH, *Le vocabulaire de Husserl*, op. cit., p.16.

³²Idem, p.15.

³³Edmund HUSSERL, *Idées directrices pour une phénoménologie*, op. cit., p.13.

personne ou en chair et en os »³⁴. En somme, le sens d'une chose habite cette chose comme l'âme habite le corps. Le sens n'est pas dans les apparences, il est incarné en l'objet avec évidence.

Et donc les données originaires³⁵ et l'intuition donatrice³⁶ sont liées. Par ailleurs, ce lien entre donnée originaire et intuition permet de comprendre l'existence de l'expérience donatrice originaire, correspondant à la perception. Ce lien avec la perception apparaît donc de telle sorte que le fonctionnement du don originaire réside dans ce que la réalité naturelle, dont nous avons connaissance, est donnée originairement; c'est justement par cette perception, que nous « apercevons ou percevons »³⁷.

À travers cette analyse de la perception à partir de l'expérience donatrice originaire, E. Husserl a mis également l'accent sur la présentification. Ainsi donc la présentification se définit comme la reconstitution par l'image (c'est le cas du portrait) ou la reconstitution par le souvenir. Elle ne crée donc pas une présence réelle, effective, c'est-à-dire en "original" : la perception d'une chose ne présentifie pas ce qui n'est pas présent, comme si la perception était un souvenir ou une image. Dans la présentification, l'analyse phénoménologique préconise la renonciation à tout jugement sur l'être et le non-être des objets, ce qui rend possible l'observation sans préjugés de la conscience pure, c'est-à-dire de ce qui est donné comme « phénomène dans la corrélation de la noèse (acte de la visée) et du noème (l'objet intentionnel) »³⁸. Ce phénomène dans la conscience pure, est selon Husserl une phénoménologie transcendantale. À ce niveau, l'expérience constitutive des objets intentionnels est perceptive ou pré -prédicative avant d'être pensée et jugement. Que cette expérience ou cette conscience fasse l'objet d'une science transcendantale,

³⁴Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p.375.

³⁵*La donnée originaire* ou l' "essence de la conscience" signifie la réflexion à la vie irréfléchie de la conscience, C'est-à-dire " je vise et je perçois un objet du monde". Dans cette conscience originaire, apparaît le noyau de signification primaire autour duquel s'organisent les actes de dénomination et d'expression. A ce niveau, ce n'est pas chercher ce qu'il est en idée mais, c'est chercher ce qu'il est en fait pour nous avant toute thématization. Plus généralement, c'est la perception originaire "première" d'un monde présent.

³⁶*L'intuition donatrice* peut s'expliquer par "des états de consciences". C'est-à-dire chercher à distinguer des perceptions de nos rêves et de nos imaginations. A ce niveau, nous nous interrogeons sur la distinction de l'imaginaire et du réel et en mettant en doute le "réel". Ainsi, cette distinction est déjà faite par nous avant toute analyse de l'imagination ou du réel. En procédant ainsi dans l'intuition donatrice, nous rendons ce monde possible par des analyses, mais nous ne cherchons pas ce qu'elle est.

³⁷Ibidem, p.15.

³⁸A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p.35

qu'elle soit considérée simplement comme la condition de possibilité formelle ou logique de la validité des objets d'expérience, elle est pour E. Husserl une source de la validité des objets. C'est-à-dire qu'elle est la vie effective d'une conscience intentionnelle pure dans laquelle les objets se donnent et se constituent comme unités transcendentes. C'est ainsi que la phénoménologie transcendantale sera donc pour E. Husserl, un mode de vie spécifique qui a son apparaître propre et dans lequel la sensibilité joue un rôle privilégié.

Cette attitude perceptive révèle un caractère qui s'attache à l'émergence d'un "apparaissant" dans le domaine originaire de la visée, au sens où il ne peut jamais être donné, en effet, que « d'un certain côté, en perspective à travers tels et tels contours, sans que jamais son endroit et son envers puissent apparaître en même temps »³⁹. Autrement dit, l'"apparaître" où fluent des actes intentionnels ne sera plus une affaire de remémoration et de synthèse de reconnaissance, mais une affaire de sensibilité, de l'intimité d'un "sentir" immédiat qui est une auto-affection de la conscience par elle-même. Le sens de la conscience intentionnelle husserlienne consisterait donc à déployer autour de soi l'horizon des possibilités de sa propre vie auquel les choses sont priées de se conformer si elles veulent bénéficier du droit d'apparaître et d'acquérir une signification. L'opération originaire de l'analyse intentionnelle consiste donc à dévoiler les potentialités impliquées dans l'état actuel de la conscience et à montrer que l'intentionnalité, loin de s'épuiser dans la présence à l'objet qu'elle vise, porte en elle les horizons innombrables de ses implications.

Contrairement à la question de l'intentionnalité de la noèse et du noème⁴⁰ (comme le corrélatif d'une pensée), la perception a trait au contour et au contenu de la perception et donc à la forme et au sens du perçu. À ce niveau, l'intentionnalité se définit comme une simple présence auprès des choses, mais éclaire le sens nouveau qu'elle donne à cette présence perceptive. C'est ce qu'E. Husserl a souligné dans son ouvrage lorsqu'il pose que « toute perception est perception de quelque chose »⁴¹ et cette perception recèle un sens originaire et elle vise à produire

³⁹Jacques ENGLISH, *Le vocabulaire de Husserl*, op. cit., p.75.

⁴⁰Le couple d'origine grecque formé par la noèse (noésis) : action de pensée et noème (noéma) : corrélat objectif sur lequel porte cette action de penser, est apparu dans le vocabulaire de Husserl au milieu du Livre I des Idées directives en 1913. Et pour y jouer un rôle essentiel, puisqu'il recouvre à la section III, le centre même de la problématique de l'intentionnalité sous la dénomination de « Structure noético-noématiques ».

⁴¹Jean-Luc MARION, *Positivité et transcendance suivi de Levinas et la phénoménologie*, Paris, Presses Universitaires de Françaises . 2000, p.130.

le sens et surtout que tout objet suscite *la conscience capable de le faire apparaître*⁴². Dans un autre courant de pensée que celui d'Edmond Husserl, nous analyserons la phénoménologie de la perception selon Maurice Merleau-Ponty.

I.1.1.1.2. La perception selon Maurice Merleau-Ponty

À la suite d'E. Husserl, Merleau-Ponty va développer dans *Phénoménologie de la perception* un certain nombre d'idées portant particulièrement sur la définition de la perception et les conditions dans lesquelles se pose le problème du devenir de la chair. Pour Merleau-Ponty, la phénoménologie est avant tout « l'étude des essences »⁴³. Par essence, il faut entendre un milieu naturel, un champ de toutes nos pensées et de toutes nos perceptions explicites. C'est une analyse philosophique dans laquelle le monde est « déjà là avant la réflexion, comme une présence inaliénable »⁴⁴. Autrement dit, l'essence est ce qui est à l'origine de l'existence de l'homme et de l'attitude naturelle au sein d'un monde naturel.

À partir de cette définition, la perception requiert une réceptivité comme forme minimale de l'activité perceptive, chez le sujet, qui se présente comme un agent actif cumulant en lui toutes les potentialités du faire. C'est à travers cette réceptivité que la perception se manifeste par rapport à l'interaction, « le fond sur lequel tous les actes se détachent et elle est présupposée par eux »⁴⁵ entre l'homme et l'objet, entre l'homme et son environnement. La perception est décrite comme une ouverture et une initiation au monde; elle est donc ce qui nous met en présence des choses sensibles (une constellation de qualités structurées). Ces objets sensibles sont saisis comme organisés, donc porteurs d'une signification.

La question de la perception devient ainsi fondamentale en tant qu'étude des dichotomies fondamentales : par exemple les deux versants de l'extériorité et l'intériorité, les relations entre le monde et soi-même. Cette double relation naît d'un contact direct avec le monde sensible et synthétise deux tendances celle qui consiste

⁴²C'est ce "retournement" où l'être fonde l'acte qui le projette, où le présent de l'acte - où son actualité - vire en passé, mais où, aussitôt, l'être de l'objet se parfait dans l'attitude qui se prend à son égard et où l'antériorité de l'être se place, de nouveau, dans un avenir - ce retournement où le comportement humain est interprété comme expérience originelle et non pas comme le fruit d'une expérience - c'est la phénoménologie elle-même.

⁴³Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p.7.

⁴⁴Ibidem.

⁴⁵Idem, p.11.

à chercher la signification de l'expérience à l'intérieur de soi, et la tendance à la chercher au sein du monde. De ce fait, le phénomène de la perception : « se prête tout particulièrement à cette duplicité puisqu'il résulte au fond d' une ouverture au monde extérieur qui se répercute dans l'intériorité de l'homme en tant qu'être percevant »⁴⁶.

Cependant, dans *La structure du comportement*⁴⁷, Merleau-Ponty déjoue le piège de l'intériorité en articulant son propos autour de la notion de comportement en tant que conduite observable, donc perçue dans son déploiement extérieur, à partir d'une réflexion du "spectateur-extérieur". Cela dit, toute la question est de savoir si le sens du comportement est accessible à l'individu qui en est le centre actif, et si sa signification n'est que le produit d'une construction (les faits collectés de nos actes prennent du sens) ou le motif qui unifie le comportement, de telle sorte que son sens même contribue activement à sa construction.

En fin de compte, toute la signification de la perception avec Merleau-Ponty se résume à la reconnaissance d'une dimension libidinale du corps humain qui fait de la perception un monde de désir plus qu'un phénomène de connaissance, puis par l'investissement de l'unité du phénomène perceptif avant la distinction du "sentant et du senti, du percevant et du perçu". Cette dernière analyse le conduit alors à décrire la perception comme une fusion de l'être, déhiscence du sens, phénomène de ségrégation, s'éloignant des catégories de la phénoménologie transcendantale, comme celles d'acte de conscience ou d'image. Il faut aussi comprendre que nous ne percevons un monde que si, avant d'être des faits constatés, ce monde et cette perception sont des pensées nôtres. Autrement dit, la perception et le perçu ont nécessairement la même modalité existentielle, puisqu'on ne saurait séparer de la perception la conscience qu'elle a ou plutôt qu'elle est d'atteindre la chose même. Cette expérience perceptive comprend notre prise sur les choses et sur nos ' *états de conscience*'.

Bien que la phénoménologie soit une science des essences, elle est aussi, pour Merleau-Ponty, fondée sur l'eidétique, c'est-à-dire la forme. La notion de

⁴⁶ Ronald RONAN, *Apprendre à philosopher avec M. Merleau Ponty, op. cit.*, p.16.

⁴⁷ Maurice MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 1942.

l'eidétique nous ramène à deux parties élémentaires déjà chargées d'un sens : « la figure et le fond »⁴⁸ faisant partie d'un "champ" dans lequel l'expérience perceptive se manifeste par une couche d'impression. Précisément, le phénomène perceptif de ce champ de présence est perçu comme une figure sur le fond, et l'expérience perceptive qui permet de saisir chaque point (la figure ou le fond) se manifeste à travers une sensation en apparence. Mais ce « champ visuel n'est pas fait de visions locales »⁴⁹, puisque l'objet vu est saisi sous une apparence « de fragments de matière »⁵⁰. C'est-à-dire que toute donnée perceptive isolée est inadmissible et donc imperceptible. De ce fait, toute figure sur un fond révèle le sensible si et seulement si la notion d'impression par l'analyse du phénomène perceptif est introduite à une expérience perceptive.

Pour Merleau-Ponty, la fonction de l'eidétique est celle qui fonde le possible sur le réel⁵¹, c'est-à-dire qu'elle saisit les contours de l'objet à travers l'expérience même qui se révèle par une simple description. Il est inconcevable, dans ce cas, de comprendre la perception comme "une donnée perceptive isolée". C'est-à-dire que « la pure impression n'est donc pas seulement introuvable, mais imperceptible et donc impensable comme moment de la perception »⁵². Pour M. Merleau-Ponty, la perception est alors une perception de l'objet, en sorte que si un objet est rapproché, il commence absolument à être vu, simplement, même si l'on ne le remarque pas, puisque tout naturellement « le visible est ce qu'on saisit avec les yeux »⁵³. En outre, l'objet rattaché à un mode primitif est d'abord "non-objectif". C'est-à-dire qu'aucune perception par le sens ne peut se définir par une pure impression. Ce qui est corroboré par ses propos soulignant que « l'usage le plus général retient dans (dans le terme phénoménologie) l'idée d'une description du réel tel qu'il apparaît à la conscience »⁵⁴. Il est vrai que la phénoménologie n'est pas une esthétique, mais en présupposant l'immédiateté entre le monde et le sens du monde, elle est une philosophie de la connaissance. Une connaissance qui s'appuie sur l'expérience

⁴⁸Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p.26.

⁴⁹Ibidem.

⁵⁰Ibid., p.99.

⁵¹Ibid., p.17.

⁵²Ibid., p.26.

⁵³Ibid., p.29.

⁵⁴Sylvain AUROUX, *Encyclopédie philosophie Universelles, Les notions philosophiques, Tome II*, Paris, Presses Universitaires France, 1995, p.1933.

concrète. En fait, elle n'est pas une théorie de la connaissance, mais une philosophie de la perception et de l'expérience, ce qui apparaît à la conscience dans l'expérience. La spécificité de la phénoménologie réside ainsi pour M. Merleau-Ponty dans la manière d'aller droit à l'expérience. À propos de l'expérience de la perception, M. Merleau-Ponty écrit encore : « (...) l'expérience de la perception nous remet en présence du moment où se constituent pour nous les choses, les vérités, les biens, qu'elle nous rend un logos à l'état naissant »⁵⁵. Selon lui, le monde est ce que l'on perçoit (ce que l'on vit) : une évidence qui est une expérience de la vérité⁵⁶ ou comme accès à la vérité. Ce qui fonde le possible sur le réel. Cette perception, à travers des fixations, aboutit à des objets et l'objet, saisi, apparaît comme la raison de toutes les expériences perceptives. Cela dit, pour M. Merleau-Ponty :

« L'étude de la perception, poursuivie sans préjugés par les psychologues, finit par révéler que le monde perçu n'est pas une somme d'objets au sens que les sciences donnent à ce mot »⁵⁷, parce que « la chose perçue n'est pas une unité idéale possédée par l'intelligence, comme par exemple une notion géométrique, c'est une totalité ouverte à l'horizon d'un nombre indéfini de vues perspectives qui se recoupent selon un certain style. Style qui définit l'objet dont il s'agit »⁵⁸.

Sur le plan phénoménologique, la connaissance, c'est le perçu, ainsi la dimension du savoir entre en jeu par les sens, en particulier par la perception. Cette perception qui n'est pas un événement du monde, mais plutôt un acte du sujet, acte par lequel il entre précisément en rapport avec le monde. Et on ne pourra saisir le sens du monde qu'en revenant à son sens premier. C'est-à-dire au contact primitif avec le monde que constitue la perception.

On pourrait aussi dire que la voie par laquelle l'activité perceptive se rattache, en partant du mode primitif vers une relation à l'objet, comporte quelque chose d'affectif et d'émotif. Bien qu'elle implique un état de tension perceptive, elle crée

⁵⁵Maurice MERLEAU-PONTY, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Paris, Cynara. 1989, p.67.

⁵⁶Idem, p.17.

⁵⁷Id., p.94.

⁵⁸Id., p.49.

cependant des niveaux de perception effective⁵⁹. C'est bien le programme du déploiement du sensible, sur la base d'une accentuation des dimensions intensives de la présence perceptive. Ici, ce n'est plus seulement le jugement esthétique, mais encore la connaissance qui est en cause : celle qui fonde l'unité de la conscience (comme projet du monde). Cependant, comment la perception peut-elle se manifester dans un champ sensible ?

La phénoménologie insiste sur le fait que la perception est saisie d'une donnée déjà organisée et signifiante, et que c'est le corps ancré dans le monde qui donne sens aux données à partir de sa situation. C'est l'"être-dans-le-monde" qui détermine la structure de la perception. Pour comprendre la perception, il faut saisir le rapport du corps avec les choses. Ainsi percevoir, c'est se projeter dans le monde grâce au corps, autrement dit comme affirme M. Merleau-Ponty : "Percevoir, c'est se rendre présent quelque chose à l'aide du corps". La question du corps propre dans la perception phénoménologie revêt une importance non négligeable. Le corps prend un sens par rapport à la perception, il permet l'existence de l'univers, des objets de l'univers et du déploiement du sensible. En outre, le corps-propre est défini par rapport à l'objet, dans la mesure où l'objet est saisi dans une posture invariante.

Il y a une longue tradition phénoménologique, de E. Husserl à M. Merleau-Ponty, qui touche précisément cette problématique du corps et de la perception, une tradition qui passe notamment par la psychologie de la forme appelée la *gestalt-théorie*. Avant même la phénoménologie, l'étude de la *gestalt-théorie* par la psychologie moderne, en rupture avec la psychologie classique et la philosophie dominante, oriente les premières recherches de M. Merleau-Ponty vers la problématique de la perception.

Pour M. Merleau-Ponty, le corps n'est pas un objet, il est vivant et actif. Il est agent de transmission et de transformation entre le monde extérieur et "moi". La perception aussi est un acte actif et la prise en compte du monde se fait par l'intermédiaire du sujet-pensant. Ainsi le problème est de savoir décrire ce que le

⁵⁹ Koffka KURT, *Psychologie de la forme ou la gestalt-théorie*, volume I, in n°8. New-York. Londres .1935, p, 720. Les sensations sont certainement des produits artificiels, mais non pas arbitraires, elles sont les totalités partielles dans lesquelles les structures naturelles peuvent être décomposées par "l'attitude analytique". Considérées de ce point de vue, elles contribuent à la connaissance des structures et par conséquent aux résultats de l'étude des sensations, correctement interprétées, sont des éléments importants de la psychologie de la perception.

corps voit à partir de "l'apparaître" pour passer à "l'être". Et "décrire" devient une question très importante pour le sujet-percevant, puisque pour la psychologie gestaltiste, tout ce que nous voyons est chargé du savoir acquis par l'expérience. Il faut dire que le terme "Gestalt" signifie « une entité concrète, individuelle et caractéristique, existant comme quelque chose de détaché et ayant comme principal attribut une forme ou un contour »⁶⁰. Dans la théorie gestaltiste, le "sentir" est subordonné à la pensée et l'unique est considéré comme une donnée pure et simple que nous puissions obtenir :

« Pour nous qui sommes en devenir et faisons l'expérience vécue des choses, les moments qui nous permettent de quelques manières de voir le point comme un point sont les moments rigoureusement définis »⁶¹.

La psychologie s'est toujours révélée en se confrontant au problème de la constitution du monde. Pour les psychologues de la gestalt, le sens et la "vérité" du perçu ne résident plus dans la rencontre fortuite de nos sensations mais en déterminent les valeurs environnementales (spatiales). Et cette explication peut révéler le monde vécu et perçu comme :

« Le système moi-autrui-le-monde est à son tour pris pour objet d'analyse et il s'agit maintenant de réveiller les pensées qui sont constitutives d'autrui, de moi-même comme sujet individuel et du monde comme pôle de ma perception »⁶²

En fait, la perception assure l'interaction de l'homme et de son environnement. Autrement dit, elle constitue l'espace sensible de la constitution d'un monde. À travers la perception, le corps est en prise sur le monde. Notre perception nous offre, en effet, un spectacle aussi varié et aussi clairement articulé que possible et quand nos intentions motrices, en se déployant, reçoivent du monde les réponses qu'elles attendent, alors s'établit une certaine possession du monde par le corps. Cette netteté dans la perception et dans l'action définit un *soi* perceptif, un milieu

⁶⁰ Jean-Maurice MONNOYER, *Psychologie de la forme : Introduction à de nouveaux concepts en psychologie*, Paris, Gallimard.1964, p.192.

⁶¹ Erwin STRAUS, *Du sens des sens, contribution à l'étude*. Grenoble - Million. 2000, p.42.

⁶² Maurice MERLEAU-PONTY, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, op. cit., p.87.

général pour la coexistence du corps et du monde. Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty donne à voir l'enracinement de l'homme dans le monde par son corps.

Partant de la relation "du corps et du monde" celle de l'apparaître à l'être" se laisse saisir. Ainsi, se pose une autre relation du corps : celle du visible et de l'invisible. En phénoménologie, des analyses montrent à travers le sens, une relation de l'"apparaître" → "être". Précisément dans la phénoménologie de M. Merleau-Ponty, il y a un rapport entre les deux termes (l'"apparaître et l'être) qui doit être dynamisé. On doit passer de la dimension paradigmatique à la dimension syntagmatique. Si l'on adopte la visée syntagmatique en passant de l'apparaître à l'être dans la phénoménologie et que l'on considère un objet du monde, on sera conduit à poursuivre ce processus de l'apparaître à l'être ou du visible à l'invisible et encore, de l'œil à l'esprit. L'"apparaître" est d'abord le visible qui se manifeste dans l'expérience concrète du sujet par rapport à l'invisible. Ce dernier est "l'autre côté" du visible et cependant, le visible reste toujours "mon visible" et « l'invisible est le relief et la profondeur du visible »⁶³, parce que l'invisible est :

« ce qui n'est pas actuellement visible, mais pourrait l'être (aspects cachés ou inactuels de la chose,- choses cachées),

"situées ailleurs"- "Ici" et "ailleurs" »⁶⁴ et que « l'invisible est là sans être objet, c'est la transcendance pure, sans masque ontique. Et les "visibles" eux-mêmes, en fin de compte, ne sont que centrés sur un noyau d'absence eux aussi »⁶⁵.

C'est ainsi que pour M. Merleau-Ponty « le côté caché est présent à sa manière »⁶⁶. Il est le "voisinage". Mais comment peut-on voir les objets du monde ? En ce qui concerne la question de l'objet dans la phénoménologie de M. Merleau-Ponty, il s'agit de l'objet réel. "Voir" ce qui est possible, "voir" ce qui est dans la "perspective visuelle". Pour le phénoménologue, l'objet est opaque. Il y a alors difficulté pour saisir les objets du monde. Selon M. Merleau-Ponty, le peintre, en tant qu'instance phénoménologique, sait voir les objets avec sa spécificité. Par ailleurs,

⁶³M. MERLEAU-PONTY, *Signes*, Paris, Gallimard. 1960, p.29.

⁶⁴M. MERLEAU-PONTY, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964a, p. 310.

⁶⁵Idem, pp. 282- 283.

⁶⁶M. MERLEAU-PONTY, *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, op. cit., p. 45.

M. Merleau-Ponty considère la vision du peintre comme modèle ultime de la perception. La vision du peintre est en quelque sorte l'aboutissement de la réflexion de M. Merleau-Ponty sur le phénomène de la perception.

La phénoménologie est donc ouverte à tout ce qui apparaît (phénomène), ce qui est sensible non pas seulement à la vision, mais aussi au corps, au sentir en général (toucher, entendre, goûter). Et elle considère les rapports entre les perceptions, par exemple le "voir" et le "toucher". La différence est notée par les adverbes de lieu, l'un de distance et l'autre de proximité : voir - "là", toucher – "ici".

Tout d'abord, est-ce que "voir" implique une réflexion? Il faut un minimum de distance entre eux. La réciprocité du voyant et du visible n'est possible que dans l'écart entre eux.

Et M. Merleau-Ponty constate dans *L'œil et l'esprit*⁶⁷ que « voir, c'est avoir à distance »⁶⁸. Puisqu'on voit par l'intermédiaire du corps, il y a un jeu entre "voir" et "avoir à distance". Le paradoxe de la vision est d'avoir à distance et en même temps de s'approprier, d'avoir à proximité. Cependant, pour le sujet-percevant, l'acte de voir signifie plus particulièrement le débordement de sa présence réelle au monde plus que d'autres actes, puisque le "voir" implique l'"être". D'ailleurs, « Voir, c'est par principe, voir plus qu'on ne voit, c'est accéder à un être de latence »⁶⁹, l'entrée de l'imaginaire et du "caché".

Ainsi, "percevoir" devient un moyen de s'approcher du monde dans lequel le corps peut introduire le monde intelligible dans le champ phénoménal. Partant de ce propos, nous pouvons dire que l'analyse de la perception du corps pour M. Merleau-Ponty se prête à une duplicité : celle d'une ouverture au monde extérieur (le corps-propre ou le "moi naturel") et celle qui se répercute dans l'intériorité de l'homme, en tant qu'être-percevant. C'est cette analyse de l'ouverture au monde sensible par le corps-sentant qui, à travers, la sémiotique du sensible, a influencé nombre de sémioticiens. L'étude de la sémiotique du monde sensible, quant à elle, pose les bases d'un réseau de signifiants à décrypter, dans lequel les qualités sensibles inhérentes aux choses, tout de même, nous imprègnent, à travers des expériences

⁶⁷ M. MERLEAU-PONTY, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964b.

⁶⁸ Idem, p.27.

⁶⁹ M. MERLEAU-PONTY, *Signes, op. cit.*, p. 29.

sensorielles. Cela dit, la perception sera «donc la pierre angulaire de l'édifice sémiotique »⁷⁰ puisqu'en sémiotique l'accès au monde sensible s'effectue par la perception. Dans la suite de notre recherche, nous analyserons plusieurs conceptions sémiotiques, autour de la perception.

I.1.1.2. Conceptions de la perception en sémiotique

C'est grâce à la description de la signification par M. Merleau-Ponty que la perception définie comme l'apparaître du sens⁷¹ et conduisant à la production de la signification, s'est répandue. Par la suite, elle sera présente dans des ouvrages littéraires⁷¹ dans lesquels le sens littéraire, sémantique, pragmatique, structural ou encore, propositionnel, est propre à la phrase. Comme l'explique François Récanati, il s'agit d'un sens additionnel au sens sémantique :

« Le sens d'une phrase est son sens sémantique, c'est-à-dire l'état de choses qu'elle représente et l'énonciation de cette phrase par une certaine personne dans un certain contexte véhicule un sens additionnel qui varie selon les situations d'énonciation et ne saurait être attribué à la phrase elle-même »⁷².

Le sens provenant d'une phrase est donc à la fois celui des mots qui la composent et de l'activité provenant d'un énonciateur. Cette activité, située sur l'axe locuteur-auditeur, est vue comme une pratique sociale d'échange. Ainsi, dans cet échange, la pragmatique va donc étudier le sens en cherchant à comprendre ce que l'on fait avec les mots qui constituent la phrase. Parallèlement, la sémantique se penchera sur ce que ceux-ci signifient, c'est-à-dire sur l'état de chose auxquelles ils

⁷⁰Ablali DRISS & Dominique DUCARD, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, op. cit. p, 236.

⁷¹Ce sont entre autres, des auteurs tels que : J.R.SEARLE, *Les actes de langage*, Paris, Hermann, 1972; François RECANATI, *Les énoncés performatifs*. Paris. Minuit Renouf, 1981& *La transparence et l'énonciation*, Paris. Seuil, 1979; Jean-Pierre, MEUNIER. & Daniel, PÉRAYA, *Introduction aux théories de la communication : analyse sémio-pragmatique*, Editions DeBoeck. 2004.

Selon Charles, MORRIS dans *Fondement de la théorie des signes*, traduire en français partielle dans « *Langages* » Vol, 35, Paris, Larousse, 1974, la pragmatique désigne le fait qu'en employant une phrase, un locuteur cherche à obtenir ou révèle un certain effet de sens . De ce fait, la détermination du sens va donc dépendre du jeu interne des pièces de la langue - et à s'intéresser au discours , c'est-à-dire au langage en acte.

Le sens peut aussi provenir de la structure d'une phrase et de l'organisation de ses unités de sens (comme si dessus "le chien est sur le tapis"). Mais, peu importe ici de savoir par qui, pour quoi et dans quelles circonstances elle a été prononcée. La structure de cette phrase fait apparaître elle aussi un sens.

⁷² François RECANATI, *Les énoncés performatifs*. op. cit., p. 13.

renvoient. Dans cette conception, parler consiste à échanger des paroles, dont la perception des mots véhicule du sens.

Prenons l'exemple du présent de l'indicatif. Dans cette phrase, le locuteur a l'intention de donner un ordre en demandant « Peux-tu m'ouvrir la porte ? ». Le destinataire reconnaît clairement cette intention que l'ordre est effectivement donné et que le destinataire se trouve dans l'alternative d'obéir ou de désobéir, sans autre issue possible pour lui. La prise en compte de :

«cette intentionnalité avouée d'un côté et perçue de l'autre est due, notamment, à John Ronald Searle et à sa théorie des actes du langage : intentions, conventions et significations sont désormais étroitement reliées »⁷³.

Cette intentionnalité à partir de la phrase n'est pas tant la pure réception intérieure de l'idée du locuteur saisie par le destinataire, que la signification d'un langage perçue par le sens. C'est ainsi que la sociologie considère les comportements humains comme compréhensibles ou explicables à l'aide des relations que les individus entretiennent les uns avec les autres. Dans le cas de la sociologie, l'émergence du sens par l'acte perceptif est construite par des connaissances empiriques : les attitudes, les comportements liés à l'intuition des sentiments, des idées et les actes humains au sein des sociétés. De ce fait, l'apparition du sens est née d'ajustements réciproques et dynamiques, par interaction entre partenaires engagés dans des expériences quotidiennes vécues.

Du point de vue physiologique ou affectif, les sens sont les organes de perception. Les sens et leur fonctionnement, leur classification, et la théorie épistémologique qui soutient leur étude sont des sujets abordés par plusieurs disciplines, principalement les neurosciences, mais aussi la psychologie cognitive (ou science cognitive), et toutes les philosophies ayant trait à la perception.

Partant de ces analyses, ce qui a communément intéressé les sciences par rapport à la théorie de M. Merleau-Ponty est l'étude du sensible à travers des

⁷³ Sylvie MELLET, *L'imparfait de l'indicatif du latin classique : Temps, Aspect, Modalité*, Paris, Éditions Peeters. 1988, p. 216.

sensations et des organes de sens - qui permettent de recevoir des informations du monde extérieur et font apparaître le sens.

Dans le cas de la sémiotique, à différentes occasions, A. J. Greimas a cité M. Merleau-Ponty comme l'un des inspirateurs de sa théorie sémiotique. Il semble que l'influence la plus significative opérée dans le champ sémiotique a abouti à la sémiotique du sensible, dont l'exploitation systématique de la base phénoménologique et perceptive était déjà présente dans *Sémantique structurale*⁷⁴ de A. J. Greimas dans laquelle le lien du sens et de la sensation était déjà assumé. Peu après, dans *Du sens II*⁷⁵ et dans *De l'imperfection*⁷⁶, la perception sous-tendait son approche relativiste d'un sens, sinon toujours inaccompli, du moins toujours suspendu dans son discours. Elle définissait tout simplement : « le statut des formes signifiantes comme un espace de jeu entre le sensible et l'intelligible, (...), entre sujet sensible et objet perçu, sur l'horizon de la sensation »⁷⁷. Et plus tard, la présence de nombreux ouvrages en sémiotique traitant de la phénoménologie de la perception témoigne de l'intensification des recherches sur le sensible, mettant l'accent sur le corps conçu comme une mosaïque de sensations .

I.1.1.2.1. La perception et le corps propre

Dans la théorie greimassienne, le monde naturel est : «le paraître selon lequel l'univers se présente à l'homme comme un ensemble de qualités sensibles, doté d'une certaine organisation qui le fait parfois désigner "comme le monde du sens commun" »⁷⁸. Il possède une nature discursive, puisqu'il se présente « dans le cadre de la relation sujet / objet »⁷⁹. Il est aussi "signifiant". C'est un lieu où se manifeste de multiples sémiotiques. L'une des manières, c'est la perception du monde.

A. J. Greimas a défini la perception comme « le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification »⁸⁰ et il considère que le monde est la source d'où partent les significations que nous percevons et les messages "multiformes" qui,

⁷⁴A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986.

⁷⁵A. J. GREIMAS, *Du sens II*, "Essais de sémiotiques", Paris IV, Seuil, 1983.

⁷⁶A. J. GREIMAS, *De l'imperfection*, Edition Périgueux, Pierre Fanlac, 1987.

⁷⁷D. BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, op. cit., p.13.

⁷⁸A. J. GREIMAS & J. COURTES, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, op. cit., p. 233.

⁷⁹Idem, p. 233.

⁸⁰A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, op. cit., p. 8.

littéralement, nous obsèdent et nous « atteignent à tout instant et sous toutes les formes »⁸¹, dans tous les états et à tout moment de notre vie. Le thème de la perception, selon l'observation que fait A.J. Greimas, révèle que : « c'est par la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens »⁸². Il considère le thème du "sentir", dans la perspective d'une épistémologie des passions, comme une manifestation du corps-sentant à travers le monde qui s'offre à l'homme. Autrement dit, la manifestation du corps sentant avec le monde correspond à la relation du sujet au monde, et parfois au monde sensible.

Cette relation s'instaure par les médiations des sensations et des connaissances éprouvées par le corps . De ce fait, le corps se situe au contact immédiat du monde que nous avons devant nous. C'est le corps qui nous donne la certitude immédiate et de nous -mêmes et du monde, ou pour mieux dire de notre existence. Dans *De l'imperfection*, A.J. Greimas décrit le fait esthétique comme un événement qui survient dans la conscience du sujet et qui rend possible une ouverture sur la plénitude du sens, comme pour revenir sur les analyses qui révèlent le sens à travers la relation de "l'apparaître et de l'être" en phénoménologie.

Du point de vue de la sémiotique subjectale, telle que l'exprime J. Cl. Coquet, la phénoménologie repose aussi sur l'apparaître des choses pour marquer le sensible. Et J. Cl. Coquet pense que la phénoménologie de la perception est la progression de l'apparaître vers l'être. En effet, le sujet de la perception est en rapport avec l'apparaître du monde sensible et l'univers phénoménologique est présenté par cette double relation. Le point de départ, c'est toujours l'"apparaître", les éléments et les objets qui sont perçus par "l'être". Ainsi, la présence de l'objet sous les yeux apparaît comme un effet de sens . Le sensible, le corps et la surface du signifiant, représentent des aspects du réel qui sont toujours restés dans la marge de l'intérêt sémiotique. Il est vrai que, depuis *De l'imperfection* de A. J. Greimas et la *Sémiotique des passions*, la sémiotique du corps et du sensible qui a été construite dans son sillage, la question du sensible semble enfin naturelle et productrice. Cette saisie du sensible, cette mise en exergue du réel - le chemin qui va de l'apparaître vers l'être, semblent sous le contrôle d'une visualisation : c'est le visuel et le visible,

⁸¹ Idem, p. 233.

⁸² A. J. GREIMAS & J. FONTAILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p.12.

la figure visuelle et l'image qui sont marqués (comme celle de l'œil du peintre et de son talent "sa main").

En d'autres termes, les formes, conçues comme des propriétés émanant de la vie sont des ensembles structurés dotés de sens. Dans tout acte mental, le sens émerge de la perception dans la totalité de la situation. Comme pour reprendre la pensée de E. Husserl, la « totalité visée par la perception est en elle-même inaccessible. La saisie des objets est nécessairement imparfaite »⁸³, cette totalité visée, en question, est celle qui réalise néanmoins un certain état d'équilibre en nous rendant possible un monde qu'elle privilégie dans notre perception. Mais bien avant que la phénoménologie ne soit requise, c'est aussi par l'analyse de la Gestalt-théorie que la perception peut se réaliser, tout en décrivant l'objet et le monde tels qu'ils apparaissent à la conscience. L'attention est donc non seulement portée sur l'invisible de l'objet, mais aussi sur la manière de percevoir. Ainsi "la manière de percevoir" nous permet de saisir le monde à travers le corps. Dès lors, comme nous l'avons déjà signalé, le corps n'est pas un être passif, mais un ensemble d'organe dynamique qui permet à la perception de se manifester. Saisir le monde et les objets d'un point de vue phénoménologique, c'est en quelque sorte un processus de subjectivation du sujet vis-à-vis du monde par la perception. Ce processus est donc loin de la perspective scientifique, puisque dans la phénoménologie, l'importance du corps se rapporte nécessairement à l'expérience du corps. De ce fait, le corps devient le seul instrument de connaissance du réel qu'il saisit directement.

Cependant, qu'en est-il de la saisie du sens à travers le corps ? Si l'esprit reçoit toute la fonction sensitive, représentative et cognitive, le corps est-il réduit à une sorte de simple mécanisme de transmission des stimulations internes ou externes (état d'excitation physique) ? L'enseignement de la phénoménologie est bien moins réducteur : qu'en dit la sémiotique ?

I.1.1.2.2. Le rapport entre perception et construction du sens

Le rapport entre la perception et la construction du sens est une interdépendance qui a été principalement examinée par les sémioticiens en

⁸³ Denis BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, op.cit.,p.79.

référence à la philosophie d'E. Husserl et de M. Merleau-Ponty. Et la notion de *proprioceptivité*, en relation avec celles d'extéroceptivité et d'intéroceptivité »⁸⁴ - sert à poser une continuité dans la relation "sujet-monde" en sémiotique; une continuité dont le corps propre assure la médiation : c'est la perception figurative. De ce fait, la figurativité est impossible sans "corps percevant", en ce sens que le monde naturel est toujours constitué, par la présence d'un sujet qui l'habite, en un ensemble d'éléments naturels sémiotiquement organisés. Dans l'expérience humaine, le monde est nécessairement constitué en sémiotique du monde naturel. Par conséquent, d'un côté apparaît le processus signifiant qui relèverait de la langue et de l'autre, la perception, qui serait une action sensitive sur les objets du monde. Le sens est donc produit par l'homme et c'est l'une des manifestations du corps-sentant. C'est ainsi que la sémiotique montre le rôle de la perception dans la construction du sens, à travers le langage. D'un point de vue sémiotique, J. Fontanille rappelle que la perception est déjà un langage, car elle est signifiante. Selon lui, c'est à partir de nos perceptions qu'émergent des significations. Autrement dit, la signification prend forme à partir de la perception. Toute signification résulte de la relation de perception qui met en rapport un sujet sensible et un objet sensible, parce que :

« Nos perceptions du monde "extérieur", de ses formes physiques et biologiques, procurent les signifiants ; à partir de nos perceptions du monde "intérieur", concepts, impressions et sentiments, se forment des signifiés »⁸⁵.

C'est en effet le corps-propre, le siège des perceptions et des émotions, c'est ce corps-sentant qui fait l'acte d'énonciation. C'est aussi, ce sujet de la perception qui s'évertue à dégager le sens du monde. Par l'effet de la perception :

« On a remarqué que les traits, les figures, les objets du monde [...] pour ainsi dire le "signifiant", se trouvent transformés, par l'effet de la perception, en traits, figures et objets du signifié de la langue »⁸⁶.

⁸⁴J. FONTANILLE, *Soma et sema, Figure du Corps*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2005, p. 21.

⁸⁵J. FONTANILLE, *Sémiotique du discours*, Limoges, Éditions Pulim, 1998, p.29.

⁸⁶A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions, op. cit.*, p. 12.

Et qu'en effet, il faut considérer deux mondes : le monde "extéroceptif" qui fournit les éléments du plan de l'expression pour la langue et le monde "intéroceptif" qui, quant à lui, fournit ceux du contenu. Le corps propre est le médiateur entre les deux plans du langage et la proprioception est considérée comme le terme complexe (mixte) de la sensibilité perceptive «intéroceptive + extéroceptive»⁸⁷. Comme nous l'avons déjà rappelé plus haut, dans *Sémiotique des passions*, A. J. Greimas et J. Fontanille écrivent que c'est par « la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens - en langue » et « que les figures extéroceptives s'intériorisent »⁸⁸, devenant intéroceptives ; cela après avoir montré qu'

« entre l'instance épistémologique, niveau profond de la théorisation, et l'instance du discours, l'énonciation est un lieu de médiation, [à l'instar, donc, du corps percevant], où s'opère (...) la convocation des universaux sémiotiques (l'instance ab quo, l'existence sémiotique des formes est de l'ordre du "manifesté", la manifestante étant l'être) utilisés en discours comme (l'instance ad quem de la genèse des structures de la signification)»⁸⁹.

Jean-François Bordron précise :

« Le sujet percevant paraît tout entier résider dans la réceptivité d'un monde distinct de lui et dont il ne saurait gouverner, ni même tout à fait prévoir, les effets qui l'affectent. Dans une énonciation un sens est produit, dans une perception nous recevons des percepts venus de causes naturelles dont nous ignorons le plus souvent les raisons »⁹⁰.

Selon A. J. Greimas et J. Fontanille, « les figures du monde ne puissent "faire sens" qu'au prix de la sensibilisation que leur impose la médiation du corps »⁹¹. C'est-à-dire que dans un parcours qui conduit à l'accession à la signification et à une

⁸⁷Pierre OUELLET, *Poétique du regard. Littérature, perception, identité*, Limoges, Pulim, 2000, p. 49.

⁸⁸A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p. 12.

⁸⁹Idem, pp.11-12.

⁹⁰Jean-François BORDRON, « Perception et énonciation dans l'expérience gustative. L'exemple de la dégustation d'un vin », in A. HENAUULT, (dir) *Questions de poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 640.

⁹¹A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p.13.

manifestation discursive, le sujet cognitif (dont les actions sont conformes à la raison) rencontre inéluctablement une phase de sensibilisation thymique dans la phase de la perception. Dans la même orientation que M. Merleau-Ponty, A. J. Greimas et J. Fontanille, J. F. Bordron, dans son œuvre intitulée *Perception et énonciation*⁹², nous montre que la perception elle-même est une sémiotique *stricto-sensu*. Il interroge les rapports entre sens et perception. Il définit pour cela la perception sur la base de deux logiques, dite du "programme" et du "diagramme". La première aboutit à une constitution sémiotique de la sensation qui autonomise le sensible sur le mode esthétique. La seconde identifie les données sensibles à des propriétés phénoménales attribuées aux objets. Selon J. F. Bordron, il existe deux liens évidents entre énonciation et perception :

« Le premier tient au fait qu'aucune énonciation, prise sous les trois conditions ("la réalisation vocale", "le mécanisme de production" et "le cadre formel"), ne pourrait s'effectuer sans qu'une perception, d'une façon ou d'une autre, la contrôle »⁹³.

C'est-à-dire qu'un énoncé affecte certainement son énonciateur, soit en énonçant, soit par le fait d'avoir énoncé. Le second lien est symétrique par rapport au premier :

«On ne peut percevoir sans répondre à la perception. Une perception sans réponse équivaut à l'effet mécanique d'un corps sur un autre, effet dont il n'y a aucune raison de dire qu'il est perçu. [...]

De même que dans une énonciation la langue doit prendre sens, de même dans une perception, et selon les modalités qu'il n'y a aucune raison de ne pas comparer, la chair percevante doit elle aussi prendre sens »⁹⁴.

Cela met en exergue le rapport entre un corps percevant, un corps perçu et le plan de l'expression. Toujours selon J. F. Bordron : « une perception est d'abord un simple effet produit à même un corps. Elle n'est pas encore subjective, du moins en

⁹²Jean François BORDRON, « *Perception et énonciation dans l'expérience gustative, l'exemple de la dégustation d'un vin* », Limoges, Pulim . 2002.

⁹³Idem, p.640.

⁹⁴Ibidem.

un sens rigoureux du terme »⁹⁵. Il appelle cet état "anté-subjectif". Il existe aussi un état "anté-objectif", c'est-à-dire un état qui est : « antérieur à la constitution d'une donnée perceptive en objet »⁹⁶. Ainsi, nous pouvons décrire une *sémiose*.

La première articulation sémiotique de la perception est la "présence" qui est l'une des caractéristiques les plus manifestes de la perception. Le thème de la présence a aussi sa place dans la théorie de l'énonciation. Le corps est certes l'instrument de la perception, mais il est d'une autre nature que celle-ci. Le corps doit être présent. À ce niveau, J. Fontanille considère le "champ de présence" comme le domaine spatio-temporel où s'exerce la perception. Du point de vue phénoménologique, la présence « est le premier mode d'existence de la signification »⁹⁷, mais J. Fontanille ajoute que la présence sémiotique est "relationnelle" et "tensive". Selon lui, dans la fonction "perception", il y a un sujet et un objet soumis à des tensions dans le domaine spatio-temporel de l'acte perceptif. Dans ce champ s'expriment "l'étendue" des objets perçus et "l'intensité" des perceptions. Cependant, ce domaine peut aussi être traité comme "ouvert" ou "fermé". Dans le premier cas :

« la perception est considérée comme une visée, et, dans le second cas, comme une saisie. La visée repose en somme sur l'intensité de la tension qu'elle instaure entre ses deux aboutissements, le sujet et l'objet, alors que la saisie procède par délimitation d'une étendue, et cerne le domaine pour y circonscrire l'objet »⁹⁸.

L'actant sujet apparaît alors comme l'émetteur d'un certain degré d'intensité, et l'actant-objet comme le récepteur. Le monde naturel, celui du "sens commun", « dans la mesure où il est d'emblée informé par la perception, constitue en lui-même un univers signifiant, c'est-à-dire une sémiotique »⁹⁹. Ainsi, le monde naturel peut-il comporter un plan de l'expression et un plan du contenu. D'autre part, le signe (tous signes : geste, cri, son, ... destiné à avertir) est l'instrument qui sert à catégoriser le monde. Dans la sémiotique comme dans la connaissance perceptive, le sens est le

⁹⁵Idem, pp.640 - 641.

⁹⁶Id, p.641.

⁹⁷J. FONTANILLE & Cl. ZILBERBERG, *Tension et signification*, Liège, Mardaga. 1998, p.91.

⁹⁸Idem, p.95.

⁹⁹D. BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire, op. cit.*, p.101.

résultat d'un "acte de distinction". Et pour qu'il y ait sémiotique, il faut : « quelque chose que l'on ait mis en relation à partir d'un plan du contenu et d'un plan de l'expression afin de constituer un signe »¹⁰⁰. C'est ainsi que la sémiotique montre le rôle de la perception dans la construction du sens. Et cette présence, qualité sensible par excellence, est donc une première articulation sémiotique de la perception. Dans ce processus, la perception apparaît en particulier comme un grand dispositif de tissage de signification dans un rapport interactif. Ainsi le rapport entre la perception et la manifestation du sens repose pour les sémioticiens sur la présence du corps-sentant et pour le corps. Dans ce cas, la perception se révèle par la signification tout en saisissant à tout moment le déploiement, par la médiation du corps sentant d'un sujet tensif dans une relation interactive.

I.1.1.2.3. La perception du sens et le rapport d'interaction

L'interaction est une « unité communicative qui présente une évidente continuité interne »¹⁰¹. C'est-à-dire que cette interaction atteste un rapport qui lie des interlocuteurs dans une conversation ou un sujet et son objet dans un cadre spatio-temporel. C'est ainsi que le rapport d'interaction peut modifier une relation d'état entre l'actant-sujet et l'actant-objet. Cette relation de base entre actants (sujet et objet) détermine l'énoncé d'état du sujet - élément de la théorie narrative, que révèle le "faire" du sujet dans sa quête. Aussi, pour qu'il ait sens, ce rapport d'interaction, implique les deux sujets dans un acte tensif : le sujet tensif et celui qui assume le sens par l'acte perceptif. La perception du sens, à cet instant, suppose tout de même un principe interactantiel. Au cours du processus d'interaction, le sujet joue un rôle actantiel par rapport à son action "faire", par laquelle il se trouve lié à un objet sensible (s+o...à condition de circonscrire le syntagme de l'interaction sujet-objet, en vue d'une transformation au niveau du sensible); l'objet peut alors devenir un destinataire ou un sujet délégué qui manifeste de la sensibilité. Ainsi, selon l'analyse de J. Fontanille, il se manifeste un rapport entre des sensations et des perceptions qui sémantiquement ont une relation de contiguïté avec la notion "d'état". Ce qui paraît plus important pour J. Fontanille, dans cette proprioceptivité, c'est que grâce à

¹⁰⁰ Jean-Marie KINKENBERG & Francis EDELIN, (Groupe μ), « Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel », in, Anne HENAULT & Anne Geslin BAYEART, (dir.), *Ateliers de sémiotique visuelle. "Formes Sémiotiques"* Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p.69.

¹⁰¹ Catherine KERBRAT- ORECCHIONI, *La conversation*, Paris, Éditions Mémot, 1996, p.36.

des activités perceptives, notre corps est le siège des mécanismes sensibles. Et pour justifier l'idée du rapport d'interaction entre le corps et la *semiosis* dans l'activité perceptive, J. Fontanille pense qu' :

« en effet, dans l'expérience de la signification, le corps propre est la seule entité commune au moi et au monde ; et, dans la construction de la signification, l'opération de la *semiosis*, le rabattement de l'extéroception sur l'intéroception, grâce à la médiation du corps propre, permet la mise en relation d'un plan de l'expression (d'origine extéroceptive) et d'un plan du contenu (d'origine intéroceptive). »¹⁰².

L'activité de la perception du sens dans une relation entre sujet et objet caractérise l'invention de la signification et de son origine perceptive et émotive, et, par conséquent, ancre le sens dans le sensible. Cette adhésion du sujet à l'objet est marquée par des sensations corporelles, confuses, par la proprioceptivité et la synesthésie; le tout dans un univers du sensible : celui de la pathémisation.

Dans cet espace pathémique, la profondeur du contact entre le sujet et l'objet apparaît diversement modalisée. L'objet paraît capable de manipuler, de plusieurs manières, l'actant-sujet en fonction de ses configurations perceptives propres. La saillance plus ou moins intense de l'objet influence le sujet, le rend contrôlable grâce à sa prégnance. L'objet ou « le sub-objet »¹⁰³ se voit donc conférer un pouvoir "d'influence" et d'orientation, le pouvoir d'ébranler le sujet et vraisemblablement de faire émerger petit à petit une nouvelle sensibilité. A. J. Greimas et J. Fontanille¹⁰⁴ ont déjà considéré ce phénomène dans *Sémiotique des passions*. Dans cette œuvre, le sens est perçu tantôt par la langue¹⁰⁵, tantôt par le monde. Or, la langue et le monde (l'environnement) sont l'objet d'analyses en littérature, en sémiotique narrative et en sémiotique tensive, comme en linguistique :

¹⁰² Jacques FONTANILLE, *Soma et Sema*, « figures du corps », *op. cit.*, p.21.

¹⁰³ Claude ZILBERBERG, in *Regards sur l'esthétique*, « Voies de l'esthétique », Actes sémiotiques Bulletin n°35, 1985, p.37.

¹⁰⁴ A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, Paris, Seuil, 1991.

¹⁰⁵ Ibidem, p.9. Les sémioticiens opposent la parole "phonétiquement" réalisée à une langue considérée comme système virtuel. Il la qualifie d'extralinguistique ; tout en se référant à une "logique du langage", à la langue comme "fait social" ou comme manifestation de l'« esprit humain » mieux d'un "statut du sujet de faire" qui permet de distinguer deux modes d'existence dans l'espace de la parole saussurienne, c'est -à-dire dans le discours ou, ce qui revient presque au même, dans la vie saisie et mise en scène comme discours. Et cette mise en scène se manifeste comme une potentialité du faire, appelée compétence qui révèle tout d'abord, comme un

état du sujet ; ensuite cet état s'analyse comme "une forme de son être" ».

« le déroulement narrative peut alors être justifiable comme segmentations d'états qui se définissent uniquement par leur "transformabilité". L'horizon de sens qui se profile derrière une telle interprétation est celui du monde conçu comme discontinu, (...) première condition pour pouvoir parler du sens en tant que signification »¹⁰⁶.

Envisagée sur un fond de toile narratif (en relation avec le "faire" du sujet), l'analyse tensive de l'état du sujet dans une relation d'interaction est comprise comme une modulation des états du sujet, provoqués par les modalités investies dans l'objet (rassurant, espoir, désenchantement, exaltation...) - définissant "l'être" du sujet en le bouleversant. Le bouleversement du sujet est attesté par des modalités d'état qui sont sous-tendues par une "thymie", disposition affective de base déterminant la relation du corps sensible avec son environnement. À ce niveau, le corps-sensible du sujet présente des traits (images ou sensations) qui ont un caractère réel et objectif, que manifeste le processus de la reconnaissance de l'objet perçu. Ainsi, le rapport du sujet au monde se révèle comme le résultat d'une expérience sensible, une perception du sens.

Il faut signaler que sur le plan phénoménologique et sur le plan sémiotique, la connaissance de l'objet valeur par un acte d'interaction est fondée sur le "perçu" et la dimension du savoir entre en jeu par nos sens. De ce fait, l'analyse des dimensions pragmatique (l'univers des actions proprement dites) et cognitive (saisir quelque chose par le savoir ou par la faculté de connaître) du parcours du sujet va concerner non plus la transformation des états du sujet (ressort de la narrativité), mais la modulation des états du sujet, c'est-à-dire ses "états d'âmes" que révèle sa perception et ses sensations. C'est ainsi que le sens prend forme à partir d'une activité perceptive dans un rapport d'interaction entre sujet et objet. Il est cependant possible, dans une telle relation entre sujet et objet, de déterminer une instance perceptive dont l'acte suppose une dimension intentionnelle de la part de l'actant-sujet.

¹⁰⁶ Idem, p.8.

I.1.1.2.4. La perception par l'acte de l'intentionnalité

La notion d'intentionnalité découle de la philosophie scolastique du moyen âge. Selon Franz Brentano, dont E. Husserl fut l'étudiant, l'intentionnalité est un phénomène psychique qui s'explique par une "représentation" - il y a une dualité inhérente au phénomène psychique dont la représentation (jugement ou émotion et conscience) "se dirige" vers un objet ou un état donnés. C'est la raison pour laquelle, il qualifie l'intentionnalité de "science des phénomènes purs de la conscience". Ce phénomène est une notion inévitable et pourtant équivoque par la dualité des orientations qu'elle implique. C'est le couple formé par le dédoublement explicite, à partir du verbe « *apparaître* ». Pour E. Husserl, cette dualité : c'est l'« apparition » et l'« apparaissant » qui doivent être placés au point de départ de toute la phénoménologie de l'intentionnalité. De ce fait, E. Husserl peut parler de « psychologie intentionnelle » - une expression héritée de F. Brentano. Ainsi, la phénoménologie, selon E. Husserl est une « science visant à expliquer les conditions de fonctionnement des trois modalités canoniques de l'intentionnalité, c'est-à-dire la perception, l'imagination et la signification »¹⁰⁷. À partir de cette conception, le projet de E. Husserl est de saisir le sens dans le phénomène de l'« *apparaître* » c'est-à-dire entre l'« *apparition* » et l'« *apparaissant* » :

« le caractère essentiellement intentionnel de la conscience, c'est-à-dire son mouvement projectif sur quelque chose (...) qui lui est apparu, et sur lequel il a donc fallu qu'elle procède à "une donation de sens" pour pouvoir ensuite le reconvertir en un "étant", en lui attribuant toutes les déterminations ontiques et ontologiques qui lui conviennent selon l'ordre des parties dont il se trouve composé dans l'unité du tout qu'il délimite, et en le plaçant désormais comme en dehors des conditions où il a pu d'abord lui apparaître ainsi subjectivement. »¹⁰⁸

C'est ce que Franz Brentano a qualifié de rapport intentionnel ou d'intentionnalité. Cette approche est connue sous la forme d'une pensée : « toute

¹⁰⁷ Jacques ENGLISH, *Le vocabulaire de Husserl, op. cit.*, p.15.

¹⁰⁸ Idem, p.16.

conscience est conscience de quelque chose »¹⁰⁹. E. Husserl emprunte cette analyse à son maître F. Brentano tout en modifiant profondément la signification et il fait de l'intentionnalité le concept fondateur de ses travaux au début du XX^{ème} siècle. Selon E. Husserl :

« l'intentionnalité n'est pas une relation extérieure entre un sujet et un objet, mais une structure interne du vécu de conscience. Ce n'est pas l'objet extérieur qui entre en relation avec le vécu psychique intérieur (de fait, l'objet peut ne pas exister autrement que comme visée intentionnelle "je pense à Jupiter"), c'est le vécu qui s'ouvre à l'objet, qui se met en présence de l'objet. »¹¹⁰.

Cela signifie que dans « l'intentionnalité tout objet suscite la conscience capable de le faire apparaître »¹¹¹, et d'éclairer le sens nouveau qu'elle donne à cette présence. C'est ainsi que l'intentionnalité a été définie comme celle du primat des actes objectivants qui place à la base de tout vécu intentionnel un acte théorique de représentation : celle de viser des objets nus qui n'aient été représentés intuitivement et donnés réellement dans le vécu perceptif lui-même. L'intentionnalité représente les objets et en même temps elle les saisit, comme s'ils étaient en fait vécus dans et avec la perception. Ce pouvoir de la conscience a permis aux fondateurs de la phénoménologie de décrire de manière originale la réalité du monde en tant qu'objet de visée puisque, ce qui de la chose est transcendant à la conscience, entre dans sa sphère d'immanence à travers cet acte perceptif, définissant ainsi la réalité comme phénoménale. Comme si :

¹⁰⁹ La perception des objets matériels, la façon pour nous de les voir, était habituellement expliquée par les philosophes (l'œil de l'observateur percevait un objet extérieur, dans le monde et, lors de cette vision, une image de l'objet-vu s'imprimait dans la mémoire de l'observateur). Cependant, Husserl explique cette perception d'une autre manière, selon lui, le problème avec cette compréhension de la perception ne rendait pas "la perception" il n'y a pas deux objets (dans la réalité et dans notre esprit), mais un seul objet, qu'il appelle l'objet intentionnel. L'objet perçu, selon Husserl, n'est rien d'autre que l'objet vu par une conscience. L'observateur n'aperçoit pas un objet pur, nu, pour le stocker ensuite dans sa mémoire sous forme d'image. Or, la qualité d'un objet n'est jamais éprouvée immédiatement pour Merleau Ponty (Il nous dit que l'une est d'en faire un élément de la conscience donc "objet de la conscience qui le traite comme une impression muette alors qu'elle à un sens et l'autre est de croire que ce sens et cet objet, au niveau de la qualité, soient pleins et déterminés). En fait, pour Husserl, la perception est toujours emprunte d'intentionnalité (ou d'intention) puisque la conscience se dirige toujours vers un objet.

¹¹⁰ Franz BRENTANO, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 2008, p.101-102. (Trad. Maurice de Gandillac.).

¹¹¹ Jean-Luc MARION (dir.), « Emmanuel LÉVINAS, *Positivité et transcendance suivi de Levinas et la phénoménologie*, Presses Universitaires de France, 2000. Coll. Épiméthée, pp.103 -131.

« le caractère essentiel de la perception est d'être "conscience" de la présence en chair et en os de l'objet, c'est-à-dire d'en être phénomène. Percevoir une maison, cela veut dire en avoir la conscience, le phénomène d'une maison qui se tient là en chair et en os »¹¹².

L'intentionnalité est pour E. Husserl, une caractéristique de la conscience qui tend à toujours se diriger vers un objet, parce qu'elle consiste aussi « à identifier, penser et exister »¹¹³. Il a donc reconstitué, le processus de la différenciation¹¹⁴ à partir du développement même de l'intentionnalité. En affinant sa terminologie, E. Husserl fait une distinction dans la Cinquième Recherche Logique, entre les contenus intentionnels (composantes intentionnelles) visant l'objet et les contenus véritablement immanents ou composantes réelles, celles des sensations vécues. C'est ainsi que E. Husserl rabat l'intentionnalité sur la représentation et pourtant il l'en affranchit en développant toute une phénoménologie non seulement du sensible mais aussi de la kinesthésie¹¹⁵. C'est cette intentionnalité corporelle qui paraît constituer l'intentionnalité, dans laquelle Emmanuel Lévinas voit une transitivité, une véritable transcendance au sens qui advient comme « union de l'âme et du corps »¹¹⁶. Les approches de cette notion en phénoménologie, en philosophie analytique et en philosophie du langage ont été diverses. Plusieurs philosophes dont Martin Heidegger, Jean Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, et bien d'autres, ont doté l'intentionnalité de nouveaux contenus sémantiques.

¹¹² Edmond HUSSERL, *Chose et espace, Leçon de 1907*, Paris. Presses Universitaires de France. 1989, pp. 36-37. Trad. Jean François LAVIGNE.

¹¹³ Christophe VASEY, "En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger", Paris. 2^{ème} Édition Vrin « Bibliothèque des Textes Philosophiques », 1967, p.98.

¹¹⁴ Dans *Critique de la raison pure* ; de la seconde Éditions G. Baillièrre (1781). Trad. par Jules. Emmanuel KANT, nous développons le processus de différenciation de Husserl (p.180 -192) à travers l' "apparition" de la chose, celle de l'image, celle du signe...et tous ceux qui sont du ressort, eux, des "apparaissants". C'est-à-dire que l'"apparition" est l'accès direct de la conscience intentionnelle à la transcendance qui lui ouvre aussitôt ses "apparaissants".

¹¹⁵ *Chose et espace-Leçons de 1907* de Edmond Husserl opère un approfondissement de la phénoménologie husserlienne : la perception par l'introduction du concept d'expériences perceptives. Les analyses de la continuité de l'écoulement temporel de 1904 ont probablement permis le passage d'une phénoménologie des actes à une phénoménologie des enchaînements d'actes. Par conséquent la perception est considérée dans son déroulement d'expérience, présentant son objet comme identique à travers une *synthèse* (désignant le fusionnement des actes dans une seule objectivation. L'essentiel dans *Chose et Espace* est de considérer des synthèses entre des actes de perceptions, remplis) unifiée d'actes remplis. En tant qu'expérience donatrice originaire", la perception est donc comprise comme l'unité synthétique d'une multiplicité continue d'actes.

¹¹⁶ Jean-Luc MARION, *op. cit.*, p.129.

Mais en termes sémiotiques, « l'intentionnalité est la relation primitive liant un sujet de manque, un sujet de désir, à un objet de valeur »¹¹⁷. Définie en tant que telle, l'intentionnalité fait partie de la compétence modale du sujet car elle modalise l'orientation d'un sujet de quête vers son objet quêté. Le sémioticien prend soin de distinguer entre la notion d'intentionnalité « d'origine franchement phénoménologique »¹¹⁸ et celle d'intention qui risque de nous tromper sur les qualités de l'acte discursif puisqu'elle suppose que la production du discours est à la fois un acte volontaire et conscient ; « ce qu'elle n'est certainement pas toujours »¹¹⁹. Aussi, la sémiotique des instances élaborée par Jean-Claude Coquet établit une distinction entre :

- un actant sujet, pleinement responsable et conscient de son acte ,
- un actant non-sujet auquel le jugement manque (temporairement ou non) e t
- un actant quasi-sujet qui n'est pas tout à fait un sujet vigilant au moment où il produit du discours.

De ce fait, Jean Claude Coquet met l'accent sur le fait que :

« seule l'instance sujet [...] peut être dite intentionnelle. L'instance non-sujet, qu'il faut nécessairement introduire dans toute analyse du langage, est, également par définition, dépourvu de jugement et d'intentionnalité »¹²⁰.

En abordant l'intentionnalité, il nous faut savoir que nous limitons notre étude à une zone perceptive produisant du sens, à travers un sujet de volonté et de conscience. Liée à la conscience, l'intentionnalité ne concerne que l'instance sujet puisque selon J. C. Coquet, l'intentionnalité est incapable de "jugement ", parce qu'elle est une conscience qui se prend elle-même pour objet. Si nous disons que la perception ou l'imagination vise quelque chose qu'on peut appeler leur contenu intentionnel, au sens phénoménologique de l'expression, la perception, grâce à

¹¹⁷ A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome II, *op. cit.*, p.144.

¹¹⁸ Idem, p.190.

¹¹⁹ Ibidem.

¹²⁰ Jean-Claude COQUET, *La quête du sens, le langage en question*, Paris, PUF, 1997, p.87.

l'intentionnalité, vise, quant à elle l'apparaître de l'objet dans la conscience, tout en éclairant le sens donné à cette objectivité à travers la sensibilité du corps, produite par un sujet de volonté et de conscience.

Dans le sens de notre analyse, la perception à travers l'intentionnalité se manifeste par un univers producteur du sens : celui des *qualia*¹²¹, que l'on retrouve déployés dans la sémiotique du sensible. Aussi, il est à souligner que dans *Sémiotique des passions*, J. Fontanille et A. J. Greimas identifient l'intentionnalité comme une protensivité du sujet, illustrée tantôt comme un « méta-vouloir », tantôt comme un « méta-savoir », qui révèle au cours des compétences (compétence en vue de l'action et de la compétence modale) du sujet, un état d'âme. Sous cette transformation thymique de l'état du sujet, seule l'affirmation d'une existence perceptive et intentionnelle, rendue telle par la médiation du corps-sentant, atteste l'état psychologique du sujet tensif dit intentionnel. C'est cette analyse liée à la conscience de l'âme et du corps qui va influencer nombre de sémioticiens, mettant en exergue la reconnaissance de la sensibilité du corps à travers l'analyse de l'intentionnalité, tout en fondant une *nouvelle ontologie*. Une ontologie dans laquelle l'être n'est pas seulement le corrélat d'une pensée, mais aussi ce qui fonde la pensée dans le moment même où elle la constitue. C'est cette structure aberrante d'un être constitué conditionnant sa propre constitution qui manifeste en phénoménologie la présence du corps-propre en tant qu'objet perçu et sujet percevant, à la fois; et celle de l'existence et de l'être pour laquelle toute pensée qui se dirige vers l'*étant*, toute pensée intentionnelle, se tient déjà dans l'horizon transcendantal d'être de cet étant.

Nous pouvons dire de par l'analyse de la perception par l'intentionnalité que la perception apparaît comme empreinte d'intentionnalité puisque la perception est un acte intentionnel mettant en rapport le sujet conscient, l'objet transcendant et l'apparition phénoménale de celui-ci. Cette perception intentionnelle est selon l'analyse sémiotique, une perception du sens à travers le corps, et non un préjugé du monde à travers l'image perçue qui se forme sur notre rétine. Dans un même cheminement, nous allons mettre en exergue, un autre terme : celui de "la

¹²¹ Qualia est un ensemble des *propriétés de l'expérience sensible* (expériences perceptives, sensations corporelles "faim, plaisir, douleur...", passions et émotions).

communication” auquel l’analyse de la perception pourra s’apparenter et élucider notre sujet de recherche.

I.1.2. La notion de communication

La communication, longtemps analysée et commentée à travers plusieurs domaines scientifiques, peut-être saisie d’un point de vue très général.

Étymologiquement, l’expression “communication” veut dire mettre en commun – ce qui ne doit pas rester privé. Elle signifie aussi « établir une relation avec quelqu’un ou quelque chose »¹²². La communication est le fait de transmettre à quelqu’un tout ce qui est nécessaire pour l’informer. Elle peut être une information, une annonce, un avis, un message, une note, une nouvelle ou un renseignement. Elle est : « l’échange verbal entre un sujet parlant, qui produit un énoncé destiné à un autre sujet parlant, et un interlocuteur dont il sollicite l’écoute et / ou une réponse explicite ou implicite (selon le type d’énoncé) »¹²³. Cela dit, la communication apparaît comme un échange de langages, si on veut s’inscrire dans le cas de la communication orale. La faculté de langage rend possible la communication et l’on définira la communication comme le processus par lequel un message est transmis par un *émetteur* (destinateur ou locuteur) à un *récepteur* (également appelé destinataire ou interlocuteur).

Il nous faut ensuite appréhender la question de la communication dans divers domaines, afin de comprendre les attitudes si diverses sous la même bannière communicative. Autrement dit, comment la notion de “communication” est-elle saisie, à travers différentes disciplines ?

La particularité de notre analyse n’est pas de faire une étude générale sur le thème de la communication, mais plutôt de saisir ce qui fait la particularité de la “communication” dans ces divers champs de réflexions, afin d’appréhender la problématique de notre sujet de recherche. Pour répondre à cette préoccupation, il nous faut partir du point de vue des linguistes.

¹²² Paul ROBERT, *Le petit Robert*, Paris, Gallimard, 1912, p.1398.

¹²³ Jean DUBOIS ; Mathée GIACOMO ; Louis GUESPIN; Christiane MARCELLESI; Jean- Baptiste MARCELLESI & Jean-Pierre MEVEL, *Dictionnaire de linguistique*, Paris VI, Larousse, 1973, p.98.

I.1.2.1. La communication selon les linguistes

À travers une grande majorité d'ouvrages écrits par les linguistes, à propos des théories de la "communication", l'on note que les conceptions restent les plus diverses et complexes. Cependant, nous assistons à de véritables foisonnements de réflexions sur la "communication", entendue comme une activité qui met en rapport deux interlocuteurs. Au cours de notre analyse, nous énumérerons des termes (en italique) qui ont permis aux linguistes et à d'autres chercheurs d'expliquer le processus de la communication.

Les linguistes admettent au moins deux individus, à l'extrémité d'une chaîne, dans un acte de communication. Au cours de cette communication, l'*émetteur*, source du message produit un ensemble de sons qui correspondent à un concept jugé dans l'esprit ou en pensée. L'adjonction du concept à une image acoustique est désignée par l'expression encodage. Cette production sonore relève de la phonation. Le *récepteur* à son tour, perçoit le *message* (l'information transmise appelée sous la forme de signes acoustiques) par voie auditive. Ayant saisi le son, il a la capacité de l'unir à un concept. De par cette action, il procède par un décodage. À chaque communication (conversation), les sujets-parlants sont tour à tour émetteur ou récepteur. Pour les linguistes, la procédure d'encodage et de décodage présupposent l'existence d'un *code* commun aux sujets-parlants situé aux extrémités de la chaîne de communication, c'est-à-dire un système de signes associant des *règles d'agencement*¹²⁴. C'est ainsi que pour ces chercheurs, le code possède trois caractéristiques : une forme physique perceptible ; il réfère à quelque chose d'autre que lui-même ; une reconnaissance de ses utilisateurs.

Au cours de leurs analyses, les linguistes requièrent, dans la composante de la communication, deux termes : à savoir le *canal* et le *contact*. Ces composantes permettent d'établir et de maintenir la communication. Ils sont comme des agents par lesquels les signes sont transmis. Le canal désigne le support matériel qui permet la transmission du message. Le contact est le canal psychologique par lequel s'établit une relation entre émetteur et récepteur. Pour les linguistes, toute communication est

¹²⁴ Dans la tradition de Saussure, la langue est pas caractérisée non pas comme un code, mais comme un système de signes. Et donc, les règles d'agencements sont propres au champ de la linguistique : aux composantes de la langue.

associée à un *contexte* comportant l'ensemble des données extérieures au message. Dans l'émission du message, le contexte présente deux niveaux de compréhension à savoir : le contexte linguistique et le contexte extralinguistique¹²⁵.

Les composantes de la communication, ci-dessus énoncées, ont donné lieu à de nombreuses représentations schématiques qui articulent en partie ou en totalité ces composantes. Dans la suite de notre analyse, nous allons saisir quelques concepts à partir du processus de communication, qui nous serviront à appréhender la problématique du thème de la communication dans le domaine des sciences du langage, en général, mais en particulier en sémiotique. Dans le *Cours de linguistique générale*¹²⁶, Ferdinand de Saussure définit la communication comme : « le fait qu'une information est transmise d'un point A à un autre point B (lieu ou personne) »¹²⁷. Ainsi dit, ce modèle de communication de A vers B et de B vers A met en "conversation" deux locuteurs dans une situation de communication bilatérale. Mais, la particularité de Saussure apparaît au niveau du concept et de l'image acoustique.

« Supposons qu'un concept donné déclenche dans le cerveau une image acoustique correspondante : c'est un phénomène entièrement psychique, suivi à son tour d'un procès physiologique : le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image ; puis les ondes sonores se propagent de la bouche de A à l'oreille de B : procès purement physique. Ensuite, le circuit se prolonge en B dans un ordre inverse : de l'oreille au cerveau (...). Si B parle à son tour, ce nouvel acte suivra – de son cerveau à celui de A - exactement la même démarche que le premier et passera par les mêmes phases successives »¹²⁸.

Ainsi, B à son tour doit coexister avec le concept envisagé par A pour que la communication soit réussie. B à son tour peut s'adresser à A, la communication

¹²⁵Le contexte extra-linguistique prend en compte la relation entre émetteur et récepteur, ainsi que le contexte spatio-temporel. Le contexte linguistique, rend compte de l'entourage linguistique effectif : ceux à quoi on parle et ce qui va être et permet surtout de comprendre le message.

¹²⁶Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1967.

¹²⁷Jean DUBOIS, al., *op. cit.*, p.97.

¹²⁸Ferdinand de SAUSSURE, *op. cit.*, p.28.

observant alors le même processus (un feed-back). Cette pensée est jointe à un concept de F de Saussure qui met en exergue une fonction dans l'acte de la communication.

I.1.2.1.1. Le concept de Ferdinand de Saussure

Selon Ferdinand de Saussure, la communication dans le concept du langage est un *signe*, composé de deux éléments, le *Signifiant* (Sa)¹²⁹ ou le signal et le *Signifié* (Sé)¹³⁰ ou le sens, c'est-à-dire d'éléments phoniques et sémantiques. Cet argument est fondé sur l'idée de la *fonction du langage*¹³¹, renforcée par des unités signifiantes (par les mots, leurs constituants "préfixes", "suffixes", "racines", "infixes", "terminaisons", les schémas syntaxiques et les procédures de combinaisons, etc.), si l'on examine en détail le rôle effectif de l'activité linguistique dans l'évolution de la *langue*. Pour ce linguiste, l'utilisation du langage par des sujets parlants pour les besoins de la communication doit se présenter comme une organisation. C'est la raison pour laquelle dans le processus de la communication F. de Saussure met l'accent sur la "parole". Ainsi, la langue, pour F. de Saussure « est fondamentalement un instrument de communication »¹³². De ce fait, la particularité de la théorie de F. de Saussure dans le processus de la communication tient au rôle du signe linguistique¹³³. Il considère le signe comme un élément linguistique mis en jeu par la langue. C'est-à-dire l'association d'une image acoustique (sa) et d'un concept (sé). C'est ce qui fait que le signe répond à une condition : son pouvoir d'échange¹³⁴ dans une communication. Quand F. de Saussure définissait la "langue"

¹²⁹L'étude du Signifiant est un élément naturel sensible. Son étude est la morphologie, une étude des formes.

¹³⁰Le signifié quand à lui est un élément non-matériel, non verbal. Son étude est la sémantique, une étude des sens .

¹³¹Pour R. Jakobson, les facteurs qu'il a distingués dans son schéma peuvent chacun faire l'objet d'une attention particulière dans l'utilisation du langage. On aura donc ses six "fonctions cardinales" du langage : les fonctions référentielle, émotive, conative, phatique, poétique, métalinguistique, selon que l'acte de communication est centré sur le contexte, le destinataire, le destinataire, le contact, le message lui-même, enfin la langue.

¹³²Oswald DUCROT & Tzvetan TODOROV, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.p. 29-30.

¹³³Le signe linguistique se caractérise par l'association, constante dans une langue donnée, d'un Sa et d'un Sé. Le signifiant du signe linguistique est une image acoustique à l'oral ou graphique à l'écrit, il relève de la forme, ou encore de l'expression. Le signifié est un concept, il relève du contenu. Tous deux sont indissociables comme le recto et le verso d'une feuille de papier. C'est un rapport d'association et non de re présentation de l'un par l'autre. En d'autres termes, le signifiant n'existe que par le signifié et réciproquement.

¹³⁴ Le signe répond à une condition (a) : son pouvoir d'échange. Celui de servir à désigner une réalité linguistique (réalité atteinte par l'intermédiaire de son signifié, mais qui n'est pas son signifié présentement). Mais le signe répond aussi à la condition (b), car ce pouvoir significatif qui le constitue, est strictement conditionné par les

comme une institution (comme code à étudier, en tant que signes et symboles), il renvoyait l'activité langagière à la "parole". C'est ce concept autour de la "langue" qui va donc influencer certains linguistes dans leurs recherches. Toutefois, la langue comme institution ou unité linguistique, dans le cours d'un acte de communication, sera analysée à travers une réflexion menée du point de vue de la pragmatique.

I.1.2.1.2. Les pragmatiques et la communication

Les pragmatiques, eux, maintiennent l'idée que la langue est une institution et sert à communiquer. Mais, ils lui confèrent un concept nouveau : celui du "code linguistique", avec un déplacement significatif. Pour ces linguistes, le terme "code" renoue avec une acception *juridique*, puisque l'activité discursive est supposée régie par une déontologie complexe, suspendue à la question de la légitimité. Le discours inscrit dans un cadre institutionnel garantit ainsi la validité et le sens de chacun des actes du locuteur et de l'allocataire dans une communication donnée. Bien souvent, la réussite de l'acte de langage fait appel à la fois à des conditions sociales (juger, divorcer, marier) et à des conditions linguistiques (insinuer, adjurer, implorer). C'est en cela qu'un énoncé peut pleinement apparaître comme un acte de communication s'il se présente comme exprimant une intention de ce type à l'égard du destinataire et le sens de l'énoncé devient cette intention même. Dans la conception pragmatique, il y a communication, lorsque l'énonciateur parvient à faire reconnaître au destinataire son intention d'accomplir un certain acte, celui -là même qu'il montre en énonçant.

De ce fait, la pragmatique suppose la prise en compte de toutes les activités énonciatives parce qu'elles contiennent des expressions qui relèvent d'une institution. C'est la raison pour laquelle, dans un discours, l'énonciation : « est pensée comme un rituel fondé sur des principes de coopération entre les participants du procès énonciatif »¹³⁵. Cela dit, l'énonciation n'est pas un discours, mais un énoncé (construction langagière avant d'être construit par un locuteur donné) qui porte sur *la vérité* du contenu de la proposition entre deux interlocuteurs. C'est la dynamique d'interaction entre émetteur-récepteur. La preuve en est que dans

rapports l'unissant aux autres signes de la langue, de sorte qu'on ne peut pas le saisir sans le replacer dans un réseau de relations intralinguistique.

¹³⁵ Dominique MAINGUENEAU, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Bordas, 1990, p.16.

l'analyse pragmatique, l'acte de communication se tient entre deux sujets-parlants puisque : « l'instance pertinente en matière de discours ne sera plus l'énonciateur mais le couple que forment locuteur et allocutaire, l'énonciateur et son co-énonciateur »¹³⁶. Et pour Antoine Culioli, ces deux sujets parlants dans un acte de communication sont constitués d'embrayeurs "Je et Tu" étant donné que :

« Le JE n'est que le corrélat du TU, un TU virtuel ; le présent de l'énonciation n'est pas seulement celui de l'énonciation mais un présent partagé, celui de l'interlocuteur. En cela la pragmatique (...) donne une force nouvelle à la conception saussurienne qui voyait dans la langue une institution dont la stabilité était assurée par l'incessant bruissement des échanges verbaux. »¹³⁷

Ici, l'acte de la communication pour A. Culioli est rappelé comme une répartition, une distribution de part et d'autre, un "présent partagé" et une complémentarité par "corrélat". À ce niveau, les composantes des énoncés sont subordonnées à l'énonciation, c'est-à-dire que toutes les unités et toutes les relations intervenant dans l'énoncé vont être analysées dans une vision unifiée ou dans un "principe de coopération" à partir d'une langue commune. C'est ainsi que ces embrayeurs prennent le statut d'indices sémantiques¹³⁸ à travers lesquels les énonciateurs repèrent l'énoncé par rapport à la situation d'énonciation et construisent des valeurs référentielles¹³⁹ dans l'acte de la communication. Dans cette analyse, la conception pragmatique donne une nouvelle vigueur au concept de F. de Saussure qui saisit la langue comme une institution : ce qui rend plus stable l'effet d'échange verbal dans une communication. C'est en cela que si l'on considère l'utilisation de la langue, son appropriation par un énonciateur s'adressant à un allocutaire dans un contexte déterminé, et que le destinataire reconnaît l'intention associée conventionnellement à son énonciation, l'acte de la communication se révélera comme "réussi" dans la théorie pragmatique. Cependant, qu'en est-il de la conception des structuralistes ?

¹³⁶ Ibidem.

¹³⁷ Ibid.

¹³⁸ Ibid.

¹³⁹ Dans la perspective pragmatique, l'interprétation des énoncés par chaque interlocuteur, à l'extrémité d'une chaîne de communication, n'est pas considérée comme un agencement d'unité doué de sens qu'il suffirait d'identifier et de combiner, mais plutôt comme un réseau d'instruction permettant au co-énonciateur de construire le sens.

I.1.2.1.3. Le concept des structuralistes

Dans le concept de l'acte de la communication, les structuralistes considèrent également la langue comme un *code*, rapporté aux systèmes de transmission encodage / *décodage*¹⁴⁰ (un ensemble d'éléments entretenant des relations purement formelles). Encodage et décodage n'ont par conséquent rien à voir avec le sens, mais le message doit toujours dire quelque chose. Ce type de code à travers l'acte de la communication est naturellement à rechercher dans le cas de la langue (message codé, message poétisé ou spécialisé).

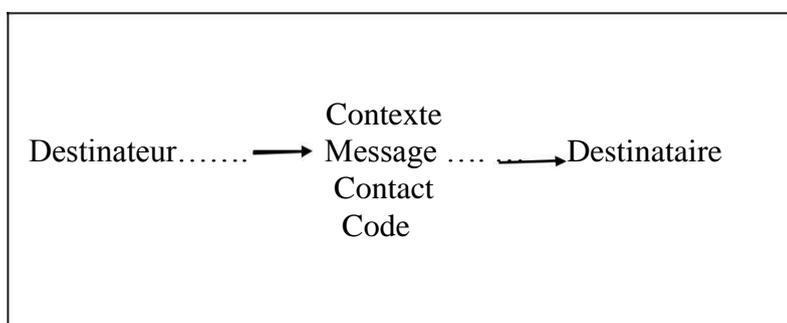
Le structuralisme n'exclut pas le sujet (émetteur / récepteur) dans la communication. Il le présente, en filigrane. Mais en dehors du message transmis, l'émetteur / le récepteur domine dans l'analyse de l'acte de communication. On peut alors dessiner la forme de cette communication, orientée vers un but, et se présentant comme si elle avait conscience d'en être une. Cependant, elle n'est qu'un objet extérieur à ceux qui l'émettent ou qui le reçoivent. Leur démarche consiste en un ensemble de règles qui permettent d'identifier et de classer les relations qui opposent les unités étudiées dans un acte de communication.

Prenons l'exemple d'un service qui a pour rôle de transmettre des chiffres, dans une entreprise. L'*émetteur* chargé de ces opérations n'a pas besoin de comprendre les messages appelés codes sur lesquels il opère, pas plus que les services de transmission (encodage / décodage) chargés de les faire parvenir à leurs destinataires (récepteur). Cet acte de communication occupe un espace, admet des parties et peut être quantifié à condition d'un traitement spécifique. Le message dès le départ codé apparaît comme une langue, après toutes les séries d'actes de transmission. Mais ce traitement ne prend pas en considération la dimension énonciative et les interactions engagées entre des interlocuteurs dans une conversation. En fait, c'est la théorie de Roman Jakobson qui a su perfectionner cet aspect de l'acte du langage.

¹⁴⁰ Le système (encodage / décodage) permet d'interpréter un message codé, il faut d'abord pratiquer un décodage, dont l'inverse est du codage ou de l'encodage ; c'est remplacer les signaux du message codé par les signaux dont ils sont issus, de manière à retrouver le texte initial, celui qui est "en clair".

I.1.2.1.4. Le schéma de Roman Jakobson

Les facteurs utilisés dans le *schéma*¹⁴¹ de la communication de Roman Jakobson, nous montre qu'il adopte un point de vue fonctionnel. L'on a, à travers son schéma, six fonctions du langage : les fonctions référentielle, émotive, conative, phatique, poétique, métalinguistique, selon que l'acte de communication est centré sur le contexte, le destinataire, le destinataire, le contact, le message lui-même, enfin sur la langue.



Ce schéma apparaît plus expressif dans la mesure où Roman Jakobson accorde à chacune des composantes de son schéma de la communication les différentes fonctions du langage, étant donné que ces fonctions sont liées les unes aux autres. C'est la raison pour laquelle un même message peut assumer plusieurs fonctions à la fois. Le schéma de Jakobson a eu du succès. À force d'être commenté et critiqué, le schéma a fini par présenter des failles. Particulièrement à cause de la position occupée par le "*contexte*"¹⁴², que Roman Jakobson définit comme le "*réfèrent*" auquel renvoie le message et qui est saisissable par le destinataire. Quant à David Zemmour, il porte sur ce schéma un jugement dépréciatif. L'emplacement du "*réfèrent*", selon lui, présente un manque de cohérence dans le fonctionnement de l'acte de la communication :

¹⁴¹ Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1960, p.214.

¹⁴² A travers le terme de "contexte", Roman Jakobson a désigné en bloc trois facteurs qu'il est souhaitable de distinguer : *la situation des communicants* ; *le cotexte* : comme message faisant partie du même ensemble et dont certains éléments du message étudié doivent recevoir leur sens (les pronoms il, elle, dont il est souvent de savoir qui ils désignent en dehors d'indications fournies par la partie précédente du message) ; et *le réfèrent* : ce à quoi renvoie le message, ou ce que l'on cherche à décrire.

« le contexte dans ce schéma reste centré sur le message alors qu'il imprègne en principe l'ensemble de la communication et influence chacune des opérations qui la composent »¹⁴³.

Comme toutes les théories de la communication, le concept de la langue intervient dans la linguistique. Ainsi, pour, ce linguiste, un système tel que le langage est utilisé à des fins qu'il faut expliciter (à travers son schéma et les fonctions du langage). Comme nous l'avons déjà dit, le langage sert à communiquer entre les hommes, et à structurer la pensée – pour le courant des fonctionnalistes¹⁴⁴.

Cependant, l'analyse de ces éléments peut créer une confusion ou peut faire défaut dans la communication non linguistique. Ces éléments sont à différencier avec soin quand il s'agit de la transmission d'un langage. Ainsi, la situation de l'acte de communication ne figure pas dans le schéma. Par situation, il faut entendre que les participants, destinataires et destinataires, ont, lors de l'émission du message, ou de sa réception, les uns par rapport aux autres, des fonctions différenciées (par des termes linguistiques qui les désignent spécifiquement, les "déictiques").

Aussi, le schéma n'indique pas que le rôle de destinataire et de destinataire sont réversibles. Or, toute communication se révèle par une réversibilité : destinataires et destinataires opèrent en interaction. En plus, la place réservée au sens n'apparaît pas nettement, alors que, comme nous le savons, le sens n'est jamais extérieur à la réflexion cérébrale. De ce fait, le schéma doit être complété en indiquant qu'il y a un sens pour le destinataire et un sens pour le destinataire, et que le schéma doit pouvoir représenter avec exactitude les relations entre les "facteurs" figurants dans le schéma, voir un changement de leur statut (destinataire et destinataire) à travers une conversation. Les possibilités offertes par les différentes théories énumérées ci-dessus ont rapidement provoqué l'intérêt des psychologues. Ceux-ci ont tenté d'appliquer les formules des linguistes à la communication humaine.

¹⁴³David ZEMMOUR, *Initiation à la linguistique* "Thèmes et études", Éditions, Ellipses, 2004, p.30.

¹⁴⁴Ceux qui privilégient les fonctions du langage, ils sont toujours subordonnés à la communication, qui demeure la finalité essentielle.

I.1.2.2. Le point de vue des psychologues

Pour les psychologues de l'école dite de Palo Alto¹⁴⁵, l'interaction dans un acte de communication - consistant en une série de messages échangés – considérée comme un *système*, qui permet de l'étudier, à ce titre, dans la perspective de la théorie générale des systèmes¹⁴⁶ fondée par L. V. Bertalanffy, K. E. Boulding et R. Rapoport. Pour ce courant de pensée, l'acte de la communication est l'ensemble du système appréhendé comme un réseau indissociable de relations.

Autrement dit, un *système* peut être défini de manière générale par : "un ensemble ou tout se tient", selon l'expression d'Antoine Meillet, qui l'identifie aussi comme : «un ensemble d'objets allant de paire avec les relations entre les objets et leurs attributs »¹⁴⁷. C'est-à-dire que pour tout acte d'interaction humaine, les objets ou éléments du système sont les individus en interaction et les attributs pertinents sont leurs comportements dans la communication. Leurs attributs intrapsychiques sont souvent considérés comme en dehors de l'essentiel. Or, ce sont ces attributs intrapsychiques qui déterminent, souvent, la signification du message.

Pour les psychologues, les "attributs psy-" peuvent révéler au mieux un acte de communication entre des humains. Nous le rappelons, le "référent" est *la* chose dont on parle, la réalité concrète, abstraite, l'objet du discours, ce à quoi on se réfère. Ainsi, le référent apparaît comme un signe d'une grande importance en psychologie. C'est la raison pour laquelle le psychologue K. Bühler¹⁴⁸ délimite la communication à

¹⁴⁵ L'école de Palo Alto une dénomination un peu trompeuse pour désigner un ensemble de chercheurs ayant travaillé ensemble dans la ville de Palo Alto en Californie. Elle est en réalité un courant de pensée et de recherche. Ce courant est notamment à l'origine de la thérapie. C'est-à-dire de la conception du langage utilisé dans les processus thérapeutiques. Le concept de Palo Alto est cité en psychologie et psycho-sociologie ainsi qu'en sciences de l'information et en communication. Parmi ses principaux fondateurs on trouve Gregory Bateson, Von Foerster, Donald De Avila Jackson, John Weakland, Jay Haley, Richard Fisch, William Fry et Paul Watzlawick. Le modèle de l'information, suggéré par la métaphore de la ligne téléphonique réduit la communication interhumaine à un échange de messages. Cependant, le groupe de Palo Alto propose un autre modèle, fondé sur la métaphore d'un orchestre de jazz où dans l'euphorie de l'improvisation, chaque musicien joue en s'accordant en permanence sur les autres. Ce modèle de la communication (...) – un émetteur envoie un message à un récepteur qui devient à son tour un émetteur- mais sur la métaphore de l'orchestre... Mais dans ce vaste orchestre culturel, il n'y a ni chef ni partition. Chacun joue en s'accordant sur l'autre ".¹⁴⁵ On ne saurait mieux dire ! La suite de la démarche consistera à tirer toutes les conséquences logiques de cette métaphore. Dans un tel modèle, l'accent n'est pas mis d'abord sur les acteurs de la communication (destinateur et destinataire car ils se trouvent en perpétuelle interaction et ne peuvent être isolés), ni sur le message communiqué (car on va voir qu'il est largement insaisissable tant dans sa forme que dans son contenu), mais sur l'ensemble du système compris comme un réseau indissociable de relations.

¹⁴⁶ Ludvig Von BERTALANFFY; Kenneth Ewart BOULDING & Anatol RAPOPORT, *Theories générales des systèmes*, (Trad: Jean Benoist CHABROL, Paris, Éditions Dunod, 1968.

¹⁴⁷ Walter Frederick BUCKLEY, *Sociology and Modern systems theory*, Englewood Cliffs: Prentice-Hall, 1967. "rééd., Chicago Editions Aldine, 1968", p.81.

¹⁴⁸ Karl BÜHLER, *Théorie du langage: la fonction représentationnelle du langage*, Paris, Agone. 1934.

travers trois fonctions d'expressions : le "destinateur", le "destinataire" et le "référent". En partant d'un schéma plus simple, Karl Bühler avait lui aussi dénommé son schéma de *présentatif* (ou *expressif*), d'*appellatif* et de *représentatif* (qui constituait une expression du locuteur, un appel à l'auditeur et une représentation de l'état des choses dont on parle).

De ce fait, ces actes de communication visent à transmettre une information par l'emploi du langage; bien entendue, à travers des signes comportementaux émis naturellement ou culturellement, des gestes, des attitudes, des mimiques, des paroles et d'écritures. Ainsi, l'observation de tous les gestes est un axe fondamental pour la compréhension de la dynamique de la communication. Ces gestes fondamentaux sont le fait de manifester sa pensée ou ses sentiments dans le but de se faire comprendre, à travers une interaction humaine. Cet agir s'exerce au premier chef entre des interlocuteurs qui se prêtent souvent à des réponses ou des objections différentes pour l'émetteur et pour le récepteur. Quelques fois, ces informations ne sont guère précisées puisqu'il faudrait être, sur le psychisme de l'être humain, beaucoup mieux informés que nous ne le sommes à présent. Parmi ces attributs psychiques, les uns sont constants et agissent à peu près de la même manière chez tous, les autres varient selon les individus.

Cependant, diverses analyses peuvent être tentées pour nous montrer cette insuffisance, à propos des actes du psychique. Pour ces psychologues, il va de soi que quand on émet un message au cours d'une interaction (conversation), on vise à donner des indications sur un état de chose, qui tout de même dissimule un sens à travers l'idée, l'émotion, le désir, la réaction des interlocuteurs. Aussi, pour la psychanalyse, l'acte de la communication est le lieu où se déploie les désirs ou les frustrations d'un individu, implicitement ou explicitement. A travers ces analyses, une conception est certainement assez claire. C'est la saisie d'un signe (mieux d'un sens) au cours d'un message entre interlocuteurs. Et cela l'on peut le repérer dans la sémiotique.

I.1.2.3. La conception des sémioticiens

Dans l'acte de la communication, le terme "communication" a pour repère un *code* particulier. Il est assez différent de celui qu'on lui donne dans le langage courant où il équivaut tantôt à l'indice, tantôt au signal. Un code cependant peut alors être défini comme un système de signes¹⁴⁹ instituant des correspondances entre un univers du signifiant et un signifié. Le signe désignera une unité complexe, composée d'un signal et de son sens¹⁵⁰. Ainsi du signal, il est nécessaire de distinguer le signe, puisque le langage est le plus important des procédés de communication qui suscitent autant d'intérêt. On dira alors que le code est un système de sèmes¹⁵¹ qu'on repère dans une conversation entre interlocuteurs.

Comment se présente un message pour qu'il soit recevable (compréhensible) pour le destinataire étant entendu qu'une communication verbale respecte la linéarité mécanique émetteur - récepteur (un message d'un point A à un autre point B). Ainsi, les points A et B représentent pour J. Courtès un modèle du type de la communication, « selon lequel un objet (en occurrence cognitif) sera transmis d'un pôle (énonciateur) à l'autre (énonciataire) »¹⁵². Dans une communication, le sujet d'énonciation est articulé en deux actants de l'énonciation : un énonciateur et un énonciataire, dans un modèle de communication de A vers B et vice-versa. Leurs conversations se définissent à partir de sèmes particuliers employés dans une transmission de message - à comprendre ici, non comme des suites de signes, mais comme des processus de significations.

En sémiotique, ces définitions et distinctions comme l'univocité et la plurivocité, le codage et le décodage, la connotation et la dénotation sont toutes orientées vers une fin : trouver quelle est la meilleure manière (une façon équilibrée)

¹⁴⁹Tzvetan TODOROV & Oswald DUCROT, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, p.137.

¹⁵⁰Ferdinand de SAUSSURE, *op. cit.*, p.97.

¹⁵¹Le sème est l'unité sémiologique de base. Il est comme un signe composé d'une unité à deux faces un Sa et Sé. Le signal fournit au récepteur deux types d'indication : 1- Une indication notifiative, qui l'avertit du désir qu'a l'émetteur de lui transmettre un message. 2- une intention significative, le signal étant, comme tout indice, le représentant perceptible de quelque chose qui ne l'est pas. Mais, le prototype du signe linguistique est le mot.

(Ainsi, le signal est semblable à "la forme physique que revêt le message, contenu de l'acte sémique"). Le signifié du sème est constitué par la classe de tous les messages admis par un signal, son signifiant par la classe de tous les signaux ayant un même signifié. Message et signal désignent des réalisations particulières, concrètes, auxquelles correspondent les entités abstraites de signifié et signifiant. Il faut cependant se garder d'en faire un synonyme de signe.

¹⁵²J. COURTÈS, *L'énonciation comme acte sémiotique*, NAS, Limoges, Pulim, n° 58 - 59/1998, p.10.

pour qu'un message soit compréhensible, significatif pour l'énonciataire (ou le récepteur). De ce fait, la connaissance du code va permettre au récepteur d'identifier le signal reçu à un signifiant (une classe de signaux), et de lui adjoindre le signifié correspondant. Les circonstances permettent ensuite au récepteur de choisir parmi les différents messages possibles celui qui apparaît comme le plus probable. De même, l'émetteur suit le processus inverse.

En fait, ce qui semble important dans cette discipline qu'est la sémiotique est que le sémioticien se pose des questions du genre : comment le destinataire (ou le destinataire) associe-t-il un sens aux messages qu'il veut transmettre ? Que l'acte de la communication se manifeste de façon évidente ou se définisse clairement, le sémioticien veut le retour du sujet opérateur, de l'intention, de l'effet du sens, du transfert de sens et au-delà de toutes les théories et les concepts de communication structurée, à savoir le canal, l'émetteur, le récepteur, le message, l'indice, etc.. Ce qui prédomine en sémiotique, c'est le *message* qui doit toujours dire quelque chose.

Ainsi donc, nous allons préférer le mot aux images (indice ou signal) puisque le langage qui fait l'usage de signes arbitraires permet donc de communiquer toute espèce de sens. Alors comment peut-on appréhender la notion de communication dans le langage ? Autrement dit, comment le terme de communication est-il saisi dans un acte de langage ?

I.1.2.3.1. La communication, un acte de langage

Les ethnologues (Émile Durkheim, Mauss Marcel, Marcel Granet...), en France, ont toujours été sensibles aux faits de "langue". Les linguistes (Ferdinand De Saussure, Antoine Meillet, Joseph Vendryes...) ont cherché quant à eux, à enraciner leur conception du langage dans une théorie des faits sociaux. Néanmoins, il faudra attendre le travail d'un élève de Antoine Meillet, Marcel Cohen¹⁵³, pour voir une présentation systématique du domaine du langage. À la place de la fonction¹⁵⁴

¹⁵³ Marcel COHEN, *Pour une sociologie du langage*, Paris, Seuil. 1956

¹⁵⁴ La fonction du langage n'est certainement pas nouvelle, mais a acquis avec l'ethnologue anglais, Malinowski, une hypothèse scientifique. Il considère la fonction du langage comme un mode d'action : les énoncés courants dans nos langues "occidentales" servent essentiellement à *exprimer la pensée* ; les énoncés courants dans les langues "primitives" servent à *réaliser une action*. C'est seulement lorsque le sens de l'énoncé est sans aucune importance que Malinowski considère celui-ci comme illustrant le "mode actionnel du langage" (telles les phrases sur le temps qu'il fait, qui n'ont d'autre fonction que d'établir un contact). Ainsi, "exprimer" et "informer" sont des actions comme les autres, et qu'en ce sens tous les énoncés de toutes langues possèdent ce

de Bronislav Kasper Malinowski, John Rupert Firth et Bohuslav Havranek, Marcel Cohen parle de puissance du langage¹⁵⁵.

Aussi, une contribution inattendue à l'anthropologie linguistique (ou du langage) est venue des philosophes anglais, spécialistes du langage, que sont Ludwig Wittgenstein et surtout John Austin qui ont cherché à décrire les différents emplois du langage. Cette recherche a amené John Austin à élaborer la notion de « force illocutoire »¹⁵⁶ (ou l'on reconnaît la fonction de Ludwig Wittgenstein et la puissance de Marcel Cohen). Le travail de John Ludwig Austin constitue toutefois une des contributions les plus intéressantes à ce champ controversé.

Ainsi, sous l'impulsion conjointe de linguistes, d'ethnologues et de psychologues, une anthropologie linguistique commence à se constituer en discipline autonome. L'avantage de ces dernières recherches est de tenir compte de toutes les théories, les méthodes et les conceptions précédentes et aussi de ne pas se limiter à un pur descriptivisme. Ce champ disciplinaire s'est enfin fondé sur l'analyse de l'acte de communication, faite par R. Jakobson (en six facteurs et six fonctions) et les innovations de la linguistique de F. de Saussure a permis à A. Martinet de déclarer essentiel à la langue son rôle d'instrument de communication dans l'activité humaine.

Bien qu'indépendant de F. de Saussure¹⁵⁷, de Karl Bühler¹⁵⁸, de Roman Jakobson ou d'André Martinet¹⁵⁹ et de tout le courant fonctionnaliste, la philosophie

"mode "scientifique ; les exemples cités par Malinowski (les phrases de politesse, remarques sur le temps, questions sur l'état de santé) ne sont que les plus évidents. J.R.Firth, quant à lui, *accorde la dimension fonctionnelle à tous sens d'une phrase*, vue quelque faille à travers du genre de phrase comme « je pars bientôt ». La reconnaissance de cette phrase le mène à postuler l'importance du « contexte de situation » et à suggérer son étude à deux niveaux : celui d'une typologie des situations (les appellations, les salutations...) et celui d'une typologie des fonctions (être ou ne pas être d'accord, souhaiter, maudire, bénir, se vanter, défier, blesser, louer, blâmer...). Bohuslav postule que c'est la réponse de l'allocutaire qui détermine la fonction de l'énoncé. Elle consiste dans le fait que le *style fonctionnel* est déterminé par le but de la réponse verbale, il est fonction de la réponse verbale, alors que la *langue fonctionnelle* est une fonction du schéma de la langue.

¹⁵⁵ Marcel, Cohen, *Pour une sociologie du langage*, op. cit. Pour définir l'acte de la communication, Cohen propose de grouper d'une manière suivante des verbes et expressions : 1- la parole et les forces extrahumaines (cérémonies, sorcellerie, divination, magie...) ; 2- Les formules efficaces dans les rapports entre hommes (rencontre et séparation ; demande et remerciement ; félicitations condoléances, dédicaces, serments...) ; 3- La persuasion et l'instruction (joutes oratoire, plaidoirie, exaltation, suggestion, réclame, édification, analyse des termes, enquête etc.) ; 4- Le divertissement (littérature, théâtre, télévision, radiodiffusion, parémies...). Cette liste témoigne au moins de la richesse du champ d'étude du langage comme un acte de communication.

¹⁵⁶ John Ludwig AUSTIN, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Edition du Seuil. 1970. Pour recenser les forces illocutoires, Austin teste la liste complète des verbes qui en anglais, signifient une action verbale (tels que déclarer, suggérer, estimer, affirmer, définir, ordonner, conseiller, prier, nommer, recommander, proposer, promettre, garantir, s'engager, remercier, pardonner, excuser...

¹⁵⁷ Ferdinand de SAUSSURE, op. cit., 1916.

¹⁵⁸ Karl BÜHLER, *Théories du langage*, op. cit., 1934

du langage anglo-saxonne¹⁶⁰ partage avec eux, au-delà d'une terminologie et des préoccupations différentes, un même souci, celui de rendre compte du langage comme une opération intersubjective, mais, en s'efforçant d'intégrer une part plus grande de l'activité humaine. Ce n'est qu'avec l'idée de l'activité humaine que J.R.

Searle¹⁶¹ a pu développer l'acte de la parole comme une étude de l'activité langagière portant sur le langage verbal et communicationnel, en raison de l'analyse de la conception saussurienne (le modèle de communication de A vers B et dans l'ordre inverse). Ce circuit de la communication aborde par subtilité l'hétérogénéité du langage à travers la parole. Pour F. de Saussure, la langue est sociale et la parole, quant à elle, est un acte individuel de volonté et d'intelligence : « par lequel un individu associe des concepts à des images acoustiques et les extériorise sous forme de sons audibles lui permettant d'exprimer sa pensée personnelle »¹⁶².

Ainsi, la saisie d'informations dans une communication passe par la parole, si nous insistons sur les rapports étroits qui les lient (*langue / parole*)¹⁶³. La première (la langue) est nécessaire pour rendre la seconde intelligible, mais la seconde (la parole) est indispensable pour que la première s'établisse. C'est cet ensemble de relations qui constitue la structure du langage. Mais, à bien réfléchir, le langage, même gestuel est déjà parole et il le devient pleinement quand il est "articulé"; et s'il

¹⁵⁹ André MARTINET, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin. 1960.

¹⁶⁰ Plusieurs recueils d'articles ont été publiés quelques ouvrages illustres sont : Dell, HYMES.,(1964), *Language in culture and society*, New York, and *The ethnography of communication*, *American Anthropologist*, 1964, part 2 ; John L, AUSTIN, *How to do things with words*, Oxford University Press. 1962 (Trad. *Quand dire, c'est faire*, 1970, Paris, Seuil) ; Ludwig HJELMSLEV, *Omkring Sprogteoriens Grundloeggelse*, Copenhague, Akademisk Forlag [1943], Trad. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Ed de Minuit ,1968 et 1971; John Rogers, SEARLE,

Speech Acts, Cambridge, Cambridge University. Press, [1969], Trad. *Les Actes de langage*, , Paris, Hermann,1972; Friedrich Ludwig Gottlob FREGE, *Principes of mathematics*,1903, (reed. par Bertrand RUSSELL and Ludwig Wittgenstein). Ludwig, WITTGENSTEIN, *Philosophische Untersuchungen - Philosophical investigations*, Oxford, Blackwell, [1953]. Trad. P. Klossowski, *Recherché philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.

¹⁶¹ John Rogers SEARLE, *Speech Acts*, Cambridge, Cambridge University .Press, Trad. *Les Actes de langage*, Paris, Hermann. 1972.

¹⁶² Philippe VERHAEGEN, *Signe et communication*, Paris, De Boeck Université, Bruxelles, 2010, p.29.

¹⁶³ On pourrait, de ce fait, présenter cette conception Saussurienne sous la forme d'une équation de type; donc, Langage = Langue + Parole. Langue = Langage (Commun à une communauté). Nous retiendrons donc du mot « parole » ces trois définitions : éléments de langage parlé, élément simple du langage articulé et expression

verbale de la pensée. Quant à la « langue » elle est cette partie du circuit où une image acoustique est associée à un concept, elle est une partie sociale du langage, la langue est un système dans lequel chacun des éléments ne peut être défini que par les relations (d'équivalence ou d'opposition) qu'il entretient avec les autres, elle est de nature homogène, car les signes qui la constituent sont formés à partir de l'union de deux parties d'ordre psychique (concept et image), enfin, elle contient des signes linguistiques qui ne sont pas des abstractions, mais bien "des réalités" qui existe dans le cerveau humain. Ils sont pour ainsi dire tangibles "l'écriture (les mots) peut les fixer dans des images conventionnelles" (de Saussure, 1972 : 32). Plus largement, les distinctions établies entre langue, image acoustique, concept sont de l'ordre des choses et non des mots . De part cette équation, nous pouvons aussi y ajouter que le langage comprend aussi des signes non verbaux (gestes, mimiques, etc.) et paraverbaux (accents, intonations, silences, etc.) voire des symboles mathématiques et autres .

est "articulé", il ne peut être rien de moins qu'une "expression verbale." Ces expressions verbales qu'entretiennent des interlocuteurs, au cours d'une conversation, sont susceptibles de véhiculer ou de mettre en exergue leur état psychique. C'est fort de cela que nous pouvons dire qu'il existe, au cours d'un transfert d'informations, toute une charge sensible que manifestent les interlocuteurs. En termes sémiotiques, nous parlons de transfert de sens .

Enfin, tous ces chercheurs ont contribué à la désambiguïsation de la notion de communication. Cela dit, la notion de "communication" sera traitée telle qu'elle est perçue en sémiotique. De ce fait, c'est à la découverte de cette étude sémiotique que les pages qui suivent sont consacrées. Aussi, pour mieux saisir la communication comme un acte de langage, notre analyse se focalisera d'abord, sur le fonctionnement de la langue, en tant qu'acte d'énonciation et ensuite, il faudra appréhender la manière dont cet échange véhicule les affects des sujets à l'extrémité de la chaîne, par des concepts sémiotiques.

I.1.2.3.2. Le fonctionnement de la langue dans la communication

Dans ce cadre précis et selon l'approche pragmatique, l'on partira de la définition assez large d'A. M. Diller et de F. Récanati indiquant que la pragmatique étudie « l'utilisation du langage dans le discours , et les marques spécifiques qui, dans la langue, attestent sa vocation discursive »¹⁶⁴. Cette définition nous amène à envisager au sein de la pragmatique deux orientations : la première sous l'impulsion notamment d'E. Benveniste¹⁶⁵, du côté de l'énonciation, l'autre du côté de l'acte de langage de J. L. Austin et J. R. Searle¹⁶⁶. Et dans une analyse plus restreinte, Noam Chomsky¹⁶⁷ a aussi insisté sur la langue entendue comme l'ensemble infini des phrases, ou des énoncés, que peuvent produire des interlocuteurs. C'est justement

¹⁶⁴ Anne - Marie DILLER & François RÉCANATI, "La pragmatique" *Langue française*, n° 42, Mai, Paris, Éditions Larousse, 1979, p.3.

¹⁶⁵ Emile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale I*, section V, intitulée « l'homme dans la langue » et « l'appareil formel de l'énonciation », *op. cit.*, pp.79-80.

¹⁶⁶ Ils considèrent l'acte de langage comme des « énoncés performatifs » et des « énoncés constatatifs ». Des actions comme "soutenir", "affirmer"... sont des verbes d'actions. Mais , ces verbes ne sont pas du même type que des actions « institutionnelles » comme "jurer", "décréter" ou "baptiser" mais il s'agit pour lui d'acte de langage (actes de parole et acte de discours).

¹⁶⁷ Avram Noam CHOMSKY, *La nouvelle syntaxe*, Paris, Seuil, 1987.

ce que Saussure¹⁶⁸ appelait « *les faits de parole* » ou toute espèce d'acte de la parole, toutes les formes de la communication verbale qui permet une conversation.

La communication focalisée sur la pragmatique orientera notre réflexion sur l'action en lien avec la situation dans laquelle se déroule l'interaction verbale (comme un discours). Mais, au-delà de la simple communication, si nous nous penchons sur l'état des sujets qui les émettent, sur les réactions, les actions et les intentions qui les animent, parler (l'énonciation des genres oraux) devient ici agir ou exécuter un acte locutoire. C'est ainsi que l'acte locutoire apparaît comme une source de renseignements permettant de donner des informations, à propos de l'état d'un interlocuteur dans un circuit de parole ou de révéler une signification dans ladite communication. Et c'est avec Charles Sanders Peirce que les premiers signes de la signification seront suscités dans un processus d'intersubjectivité.

I.1.2.3.3. La communication, selon Charles Sanders Peirce ou l'apparition du sens

Délaissant la hiérarchie des systèmes sémiotiques qui avait permis à F. de Saussure¹⁶⁹ de valoriser le langage verbal, C. Sanders Peirce aborde le signe à partir d'une conception phénoménologique propre¹⁷⁰. Le schéma de C. Sanders Peirce permet de saisir le processus de la *semiosis*¹⁷¹ dans un cadre pragmatique et communicatif, à travers son modèle triadique :

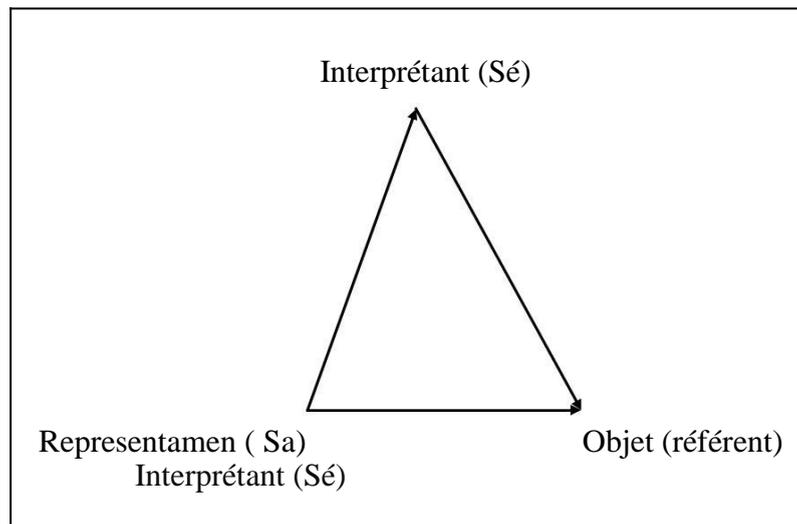
¹⁶⁸Ferdinand de SAUSSURE, *op. cit.*,

¹⁶⁹ Par "signe linguistique" on désigne l'unité du système signifiant que constitue le langage. Cette unité se compose de deux facettes indissociables, que Saussure (dans son CLG) compare aux deux côtés d'une feuille de papier, le Sa et Sé. Il définit alors le signe comme une entité psychique à deux faces qui unit un concept et une image acoustique (une dyadique).

¹⁷⁰Philippe VERHAEGEN, *op. cit.*, p. 30.

¹⁷¹ Le concept de la « *semiosis* » désigne une "action de signifier", ou une influence, qui est ou qui suppose, la coopération de trois sujets, tels que le "signe, son objet et son interprétant". Cette relation ternaire ne peut se laisser en aucun cas ramener à des actions entre paires. Signifier suppose ici 3 termes (R.I.O), et non seulement deux (Sé et Sa). Selon Peirce, la saisie du sens est formée par le rapport de coopération obtient à partir de la relation ternaire une relation qui se fonde sur le concept de signe. C'est ainsi que. Et c'est par ce concept de la *semiosis* qu'un signe saisi comme un système aura pour but de produire du sens ou de véhiculer du sens en s'appuyant sur les signes émis, au travers de la pensée du récepteur.

Ce schéma est inspiré d'Umberto Eco, *Le signe*, trad. Franc, Bruxelles, Edition, Labor, 1988, p.33



Ainsi, pour C. S. Peirce, le « signe, ou representamen est quelque chose qui tient lieu de quelque autre chose pour quelqu'un, sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un. Ce signe je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose : de son objet »¹⁷². Autrement dit, il apparaît donc clairement, pour C. S. Peirce, que le signe dans un acte de communication n'a aucune immanence, mais existe uniquement parce qu'une *semoisis* a lieu dans l'esprit d'un interprète (récepteur). De plus, cet interprète n'est pas abstrait ou idéalisé, mais réagit au signe en fonction de son expérience personnelle (en fonction d'un interprétant dynamique), alors qu'il existe une réaction "moyenne" sanctionnée par la culture qui est un interprétant final.

Par "signe", l'on entend donc à la fois une potentialité signifiante et un acte interprétatif particulier. À ce niveau, la nuance fondamentale existe entre la dénotation, le sens qui est « dans » le signe, nécessairement invoqué par le signifiant, et la connotation, sens « hors » du signe, mais sanctionné par la culture. C'est-à-dire que le signe ne résulte pas d'une interprétation purement personnelle. Ce nouveau point de vue associe le signe à sa pragmatique, aux effets cognitifs et sensibles, capables d'engendrer le sens ou des modes de fonctionnement de la signification dans un acte de communication.

¹⁷² Charles Sanders PEIRCE, *Écrits sur le signe*, Trad. Gérard, Deledalle, Paris, Editions Seuil, 1978, p.215

Et, à partir de ce point de vue, Nicole Everaert-Desmedt donne une explication cohérente au concept de C. S. Peirce, avec l'exemple d'une habitude. Selon N. Everaert-Desmedt, tout le sens se joue autour de l'*interprétant final* (représentation mentale du concept et du sens) dans un acte de conversation - mais délimité dans d'autres cas pratiques comme l'*habitude*¹⁷³.

« Dans la pratique, cependant, le processus sémiotique est limité, court-circuité par l'habitude - que Peirce appelle « l'interprétant logique final » - : l'habitude que nous avons d'attribuer telle signification à tel signe dans tel contexte qui nous est familier (...). L'habitude fige provisoirement le renvoi infini d'un signe à d'autres signes, permettant à des interlocuteurs de se mettre rapidement d'accord sur la réalité dans un contexte donné de communication (...). Mais l'habitude résulte de l'action de signes antérieurs. Ce sont les signes qui provoquent le renforcement ou la modification des habitudes »¹⁷⁴.

La saisie du fonctionnement de la signification dans un acte de communication montre que l'individu est engagé dans un processus de pensée. Néanmoins, ce processus quelques fois incomplet, est susceptible de déclencher une nouvelle pensée au cours d'une conversation. De ce fait, nous pouvons dire que ce processus considère à la fois une vie émotionnelle, une pratique - celle qui envisage toutes les composantes de la sémiotique et généralise le concept du signe qui est d'inspiration peircienne; ce processus génère la signification dans des échanges verbaux.

Loin de former un ensemble homogène, ces travaux préfigurent le développement d'une véritable sémiotique du sens, sous deux modèles. L'un valorise la recherche de la pertinence comme principe majeur de fonctionnement de nos échanges verbaux¹⁷⁵ et l'autre montre à quel point notre langage est construit

¹⁷³ Gérard DELEDALLE, "Qu'est-ce qu'un signe ? A propos de Peirce's concept of sign of D. Greenler" in *Sémiotica*, Paris Bordas, 1974, p.391. Le terme "racine" renvoie, par habitude, à « l'auteur d'Andromaque » pour un professeur de littérature français, tandis que, pour un dentiste ou un mathématicien, ce même terme représente habituellement d'autres objets. (Cf. G. Deledalle).

¹⁷⁴ Nicole EVERAERT – DESMEDT, *Le processus interprétatif, Introduction à la sémiotique de Charles Sanders Peirce*, Liège, Éditions Mardaga. 1990. p.42.

¹⁷⁵ Sperber DAN & Wilson DEIRDRE, *La pertinence – Communication et Cognition*. Collection « Proposition ». Paris. Éditions de Minuits. 1989. L'œuvre est une référence du fonctionnement de *la communication comme échanges verbaux* entre interlocuteurs.

sur des projections métaphoriques prenant leur source dans notre expérience d'être au monde¹⁷⁶. Sans faire le tour de cette problématique, ces deux modèles devraient permettre une ouverture sur les travaux et les questions qui préoccupent notre recherche en sémiotique.

I.1.2.3.4. La communication selon A.J. Greimas : du narratif au tensif

À travers le processus du sens dans l'acte de la communication, A.J. Greimas va donc exploiter les dispositifs communicationnels particuliers. Par exemple, les différentes variantes de schémas narratifs¹⁷⁷, la reconstitution du trajet du sens, à travers les différentes catégories de processus sémiotiques élaborées par C. S. Peirce¹⁷⁸ et enfin, l'analyse de l'homme comme être langagier qui s'étend à l'univers social, affectif et passionnel¹⁷⁹.

Ainsi, la circulation des objets valeurs, sous leurs différentes formes, dont l'exemple des genres oraux, par le terme de la "communication" qui transparaît dans l'intitulé de notre sujet, nous conduira à prendre en compte les deux dimensions appliquées au programme narratif : « la dimension pragmatique et la dimension cognitive »¹⁸⁰, où un opérateur pathémique transforme des états pathémiques. De ce fait, notre analyse pourra s'intéresser au cas particulier du langage comme un signe intentionnel, verbal, attesté pour produire du sens, de l'émotion dans une relation entre interlocuteurs.

¹⁷⁶ Georges LAKOFF & Mark JOHNSON, *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris, Minuit. 1985.

¹⁷⁷ A travers les travaux de V. Propp, Claude Bremond, M. Adam, A. J. Greimas tente de dégager dans *Du sens II, Essais sémiotiques*, la structure du récit (le schéma narratif) qui sous-tend un texte; ou du déboîtement de systèmes de signes imaginé par Hjelmslev et judicieusement exploité par Barthes qui a permis le dégagement de sens cachés – des connotations – dans un texte, une image ou n'importe quel objet reconnu par une culture (mode vestimentaire, la nourriture etc.).

¹⁷⁸ Après l'analyse de l'œuvre de Gérard DELEDALLE, *Théorie et pratique du signe, Introduction à la sémiotique de Charles Sander Peirce*, Paris, Payot. 1979 et de Marty, ROBERT, *99 réponses sur la sémiotique*, Montpellier Cedex, 1992.

¹⁷⁹ Comme pour justifier ces propos, nous nous sommes appuyés notamment sur les ouvrages de Algirdas Julien GREIMAS, *Du sens II, Essais sémiotiques*, op. cit., A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit.,

¹⁸⁰ GROUPE D'ENTREVERNES, *Analyse sémiotique des textes*, « Introduction, pratique, théorie », Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979, p.46. La dimension pragmatique signifie qu'un signe est d'abord ce qu'il fait. Et la dimension cognitive montre que tout ce qui est interprétable est en soi un signe.

Dans *Sémantique structurale*¹⁸¹, par le biais du remplacement du concept de “mythologie” par celui d’“idéologie”, le texte inaugurerait la position de la sémiotique greimassienne comme une théorie des modes d’existence de la fiducia ou “contrat de confiance” présumé par tout acte de communication. Sur la base du dictat structuraliste du primat de la relation sur les termes, A. J. Greimas définit l’acte sémiotique comme une forme de circulation d’un objet de valeur et, à la fiducia basique issue de l’enseignement du conte populaire (échange, don et contre don), il ajoute une forme nouvelle, celle du partage de la valeur, qui devient alors *communication*. C’est aussi à travers la notion de “communication” ou du transfert de sens que l’acte de langage peut créer du sens à travers l’état d’âme des interlocuteurs.

I.1.2.3.5. La communication, un rapport d’affect entre sujets

Ainsi, l’effet du sensible résidera notamment dans le fait énoncé qui contient déjà une image, des traces affectives dans l’énonciation des sujets - le dire (le fait oral). L’analyse du terme de la communication, à ce niveau, permettra dès lors de comprendre comment, en utilisant le sens ou la signification du langage comme communication, les sujets révèlent leur état dans une relation d’intersubjectivité.

Seule l’énonciation, en tant qu’étude approfondie de l’effet du langage tant sur les interlocuteurs que sur le contexte dans lequel l’interaction se déroule, va pouvoir solliciter le “sentir” et le corps en tant que tel. De ce fait, l’attention aux circonstances de l’énonciation et la nécessité de saisir le plus exactement possible le ‘ *vouloir dire*’ du locuteur va orienter la réflexion sur les mécanismes d’interférence impliqués par l’échange. Cette focalisation sur les rapports qui existent entre les signes et les mécanismes cognitifs est l’un des fondements de la sémiotique de Charles Sanders Peirce¹⁸². Ce fondement donnera un sens à la sémiotique cognitive.

Pour préciser la pensée, par exemple, au cours d’une conversation, notre corps “parle” : il arrive fréquemment que : « nous tremblons de peur, étouffons de rage, grimaçons de douleur, sommes bouffis d’orgueil, bavons d’admiration, sautons

¹⁸¹ A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, *op. cit.*,

¹⁸² Charles Sander PEIRCE, *Écrits sur le signe*, trad. par G. Deledalle, *op. cit.*,

de joie, rougissons de honte, nous brûlons de désir »¹⁸³. Cela montre que le corps exprime nos pensées, nos actes et nos émotions. En fait, notre corps véhicule notre état affectif. Comme nous l'avons déjà dit, c'est cette analyse qui donnera un sens à la sémiotique cognitive, - non plus à la transformation des états des sujets (du ressort de la narrativité), mais de la modulation ou variation de leurs états (ou de leur état d'âme). Dans la suite de notre analyse, nous allons, par rapport à notre sujet de recherche, analyser la "communication" comme une procédure de l'échange en sémiotique.

I.1.2.3.6. La communication : une structure de l'échange

Contrairement à la théorie de l'information et en étroit rapport avec elle, s'est développé un schéma de la communication linguistique qui reste lié à une perspective pas trop mécaniciste, même si son point de vue se veut plus respectueux des échanges verbaux intersubjectifs. La communication cependant est : « un jeu de langage (...) dialogique et requiert deux entités au moins, la source de l'assertion, et l'interprète qui la reçoit »¹⁸⁴.

Lorsque nous analysons le langage comme expression ou comme communication, l'intention des sujets parlants est l'explication qui se présente le plus aisément et qui est la plus naturelle. Dans une analyse linguistique, si nous nous attardons du point de vue de la fonction, la langue est un système de moyens d'expression appropriés à un but¹⁸⁵. Ainsi, l'on pourra saisir le sens à partir d'un parcours interprétatif du signe linguistique, la langue - défini au sein d'une pratique sociale. La saisie du sensible dans une intersubjectivité révèle un sens relativement à partir des corrélats linguistiques puisque : « la signification reste conçue comme référence à un monde (...) les mots représentent des choses par l'intermédiaire des concepts »¹⁸⁶.

¹⁸³Christian BAYLON & Xavier MIGNOT, *op. cit.*, p.141.

¹⁸⁴Driss ABLALI & Dominique DUCARD, *op. cit.*, p.168.

¹⁸⁵Conception qui s'est poursuivie dans le fonctionnalisme de A. MARTINET ou celui de Halliday M.A.K , traduction française dans *Change*, 3. 1969.

¹⁸⁶François RASTIER, « *Art et sciences du texte* », *Formes sémiotiques*, Paris, PUF, 2001, p.20.

L'interprétation d'un acte de langage peut impliquer une intention qui produit un flux de sens mettant en exergue le corps sentant du locuteur ou/et de l'interlocuteur. Cette capacité du sens à mobiliser, dans l'esprit des interlocuteurs réside dans la réceptivité aux effets sensibles transmis au cours de l'échange. Cet échange, ayant l'aspect d'une forme de communication, présuppose une circulation de sens que le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* révèle clairement.

Dans l'analyse sémiotique, la communication est ainsi saisie comme une transmission de la valeur dans le cas où elle est :

« située entre des objets et que les valeurs investies dans les objets mis en circulation (valeurs pragmatiques ou cognitives, descriptives ou modales) sont consignées comme constitutives de l'être du sujet "celui-ci se trouvant constamment en augmentation ou en déperdition de son être" [...] le destinataire et le destinataire ne peuvent plus être traités comme des abstractions, comme des positions vides d'émetteur et de récepteur, qu'ils sont, au contraire, des sujets compétents saisis à un moment de leur devenir, inscrits chacun dans son propre discours »¹⁸⁷.

L'humanisation de ce dialogue apparaît à l'intérieur du discours narratif comme une représentation plus correcte du processus de la communication dont la procédure interprétative révèle l'état des interlocuteurs. La coordination de l'action entre les participants consiste à "accomplir" une compréhension de ce qui est évoqué, à travers une conversation, afin de saisir la valeur transmise entre interlocuteurs.

I.1.2.3.7. Quand l'échange devient circulation de valeur

Ainsi, la notion de "communication" est perçue selon A.J. Greimas comme tout ce qui a trait à "l'échange", a "la circulation de la valeur". Autrement dit, la notion de "communication" sera interprétée comme tout objet qui transfère une valeur qui contient un sens dans une interaction, ou dans un rapport intersubjectif, tout en

¹⁸⁷ A. J. GREIMAS & J. COURTES, *op. cit.*, p.47.

révélant les affects des actants sujets. C'est en se basant sur le processus de possibilité d'échange dans la circulation des valeurs que les sémioticiens ont créé '*les valences*'. Celles qui permettent d'estimer la valeur de l'objet pendant l'échange comme objet "circulable" (en circulation) ou échangeable. De ce fait, nous pouvons dire que la valeur existe dans l'échange, lorsqu'on parle de sensibilité - la valeur n'est concevable qu'en passant par celle de l'objet qui devant une "valeur" s'impose au sujet. Et pour appréhender l'état tensif du sujet, dans la circulation de la valeur, nous allons utiliser, par comparaison, le mécanisme de type narratif : « "l'état" par la perspective du sujet agissant, est soit par l'aboutissement de l'action, soit son point de départ : il y aurait donc " état" » et « état »¹⁸⁸. Mais pour ce qui est de notre analyse, nous distinguons tout d'abord un sujet destiné à chaque type d'énoncé narratif : un sujet "d'état" qui dénote de la copule « être » et un sujet de « faire ». Dans ce contexte, "*l'état*" sera donc :

« un "état de choses" du monde qui se trouve transformé par le sujet, mais c'est aussi "l'état d'âme" du sujet compétent en vue de l'action et la compétence modale elle-même, qui subit en même temps des transformations »¹⁸⁹.

Dans ce processus, comme pour appliquer au sujet des affects, au cours d'une intersubjectivité, "l'être" du sujet sera modifié par un fait sensible. Ceci étant, nous aurons :

« un sujet modalisé selon l'être, c'est-à-dire un sujet considéré comme sujet d'état même si par ailleurs il est responsable d'un faire (...) une procédure d'homogénéisation, fondatrice de la passion et reposant sur la médiation du corps sentant-percevant »¹⁹⁰. Pour ce qui est du "faire", dans le programme narratif, il est considéré comme une action de l'actant-sujet, un acte, au sens où l'on exécute un « *acte de langage* »¹⁹¹.

¹⁸⁸ A. J. GREIMAS & Jacques FONTANILLE, *Sémiotique des passions, op. cit.*, p.13.

¹⁸⁹ Ibidem.

¹⁹⁰ Idem, p. 53-54.

¹⁹¹ Id, p.54.

Dans ce cas, le “faire” du sujet passionné apparaît comme un discours au second degré, inclus dans le discours. Ce discours se veut :

« un discours passionnel, enchaînement d’actes pathémiques, vient interférer avec le discours d’accueil (...) et le perturber ou l’infléchir. En outre, à l’analyse, la passion se révèle constituée elle-même syntaxiquement contre un enchaînement de faire : manipulations, séductions, tortures »¹⁹².

À partir de l’analyse de “l’être” du sujet et de son “faire”, nous pouvons dire d’un actant-locuteur qu’il véhicule dans son langage un transfert de sens, à travers son affect, touchant d’abord à un aspect inchoatif, mais ensuite beaucoup plus dans cette valorisation de l’*inchoativité*. De ce fait, la valence serait à cet égard un pressentiment ou une “*ombre de valeur*” que révèle le sujet-locuteur, d’une manière implicite ou explicite dans son discours. Cependant, les valences que renferme la fiducia (un méta-croire propre à la phorie), « *procure(nt) au monde des objets son armature, sans laquelle ils ne peuvent recevoir de valeur* »¹⁹³, et permettent de prévoir, au niveau discursif, l’existence d’une dimension esthétique. De ce fait, on peut aussi saisir chez un locuteur qui connaît une esthésie (engendrée par l’émotion esthétique) une appréhension de la valeur dans l’art oratoire, en tous cas tel qu’on le conçoit dans la tradition orale africaine.

On peut également rappeler :

« la production de la valeur s’opère la plupart du temps d’un échange de rôles syntaxiques : replongé dans la phorie, le sujet esthétique retrouve le moment où sa configuration prototypique aurait pu s’instaurer aussi bien comme objet que comme sujet. (...). On constate par ailleurs fréquemment que, dans le discours, lorsqu’il s’agit de décider de telle ou telle valence, et qu’on ne peut accéder à un système axiologique constitué ou qu’on en refuse le principe, le sujet opte pour un discours esthétique »¹⁹⁴.

¹⁹² Ibid.

¹⁹³ Idem, p.29.

¹⁹⁴ Id, p.30.

En réalité, ce sont deux niveaux de la pratique qui font référence à un niveau de la valeur. Dans ce cas d'analyse, on est en rapport avec un discours manifesté, où la valeur pratique réside dans l'art oratoire. En général, ce type de valeur constitue un des fondements de la transformation et, par conséquent, de la narrativité. Cette analyse de la valeur nous sert, en outre, à expliquer que la valeur existe aussi dans la construction de la phorie (comme du "ré-sentir") d'un sujet esthétique – et nous retrouvons ici l'idée de la valeur comme aboutissement d'un mouvement d'extériorisation d'un sujet protensif, pendant une interlocution. Ainsi, dans la suite de notre analyse, nous nous demandons comment se construit la valeur chez un sujet protensif ?

I.1.2.3.8. La communication, "quête" ou "construction" syntaxique de la valeur

Les expressions que nous allons citer ne doivent pas induire en erreur. Elles se réfèrent à des valeurs de l'art oratoire comme le *déploiement de l'éloquence*, employée pour persuader ou pour convaincre et qui ne sont pas données, mais construites dans un discours. En contrepartie, lorsque des termes comme "éloquence", "persuasion" et même "convaincre" apparaissent, ceux-ci peuvent être pris pour des *signaux* qui servent à exprimer des contenus correspondant à des objets de valeur (au sens de la sémiotique narrative).

Ces expressions saisies au cours d'une conversation fournissent des signes construits par l'interaction avec l'objet de valeur. Elles sont donc des signes relatifs à la fonction du langage, dans le cas de l'oralité . Par exemple, on reconnaît à l'heure actuelle des langages avec un fort degré d'éloquence, des éloges prononcés à la louange d'une personne de la noblesse par un griot. Ce qui signifie qu'à partir du contenu sémantique investi dans "l'objet-visé" et dans le "faire" du sujet qui cherche à convaincre ou à dissuader, naît de la valeur, dans le cas de l'oralité. De ce fait, la valeur, telle que l'entend la sémiotique, peut se construire grâce à une potentialité d'attraction par un sujet de quête, associée à un objet désir. Ainsi conçue, la valeur peut recevoir une seconde définition, de type intentionnel.

I.1.2.3.9. La communication sujet / objet, une jonction qui engendre la valeur

Du point de vue syntagmatique, A. J. Greimas a fait une analyse des cinq étapes qui mettent en exergue les différentes phases d'une interlocution d'un sujet de quête : l'état initial, l'état final y compris les autres éléments consécutifs du schéma narratif que sont le manque, le contrat et enfin les épreuves. Ainsi, toute structure narrative comporte une série de situation, en conjonction ou en disjonction avec l'objet, au cours de laquelle se révèle l'état du sujet. À ce niveau, le passage d'une situation à la suivante est considéré, selon Denise Paulme, comme « la progression d'un récit qui part d'une situation initiale de manque pour aboutir à la négation de manque, en passant par des améliorations successives »¹⁹⁵. Dans la progression de tout récit, et même dans le contexte d'un acte de communication, la relation sujet / objet s'organise autour de la performance dans le programme narratif. Ainsi, dans ce programme se crée une relation entre *sujet* (l'orateur) / *objet* (la parole), afin de produire de la valeur. C'est, en effet, la valeur de l'objet (convaincre) qui fait agir le sujet-quêteur dans son parcours.

Dans cette analyse, la valeur va se révéler à partir de la mise en exergue d'un enchaînement d'état du sujet-locuteur pour qu'à travers une parole appropriée, bien dite, la sensibilité du sujet-locuteur puisse être saisie, ou être révélée. À ce niveau, la valeur sera conçue comme une relation prédicative, comme un discours dont le but est de créer une sensibilité, une "orientation" ou "une visée" qui définit un effet de sens à travers un acte éloquent, manifesté par l'interlocuteur.

Dans le concept de l'engendrement de la valeur, au niveau de la relation initiale ou finale (entre sujet / objet), la valeur va donc se définir tout en distinguant la visée du sujet vers l'objet-désiré. De ce fait, la valeur sera comme :

¹⁹⁵ Paulme DENISE, citée par Jacques CHEVRIER, *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin, 1984, p.194. D. Paulme voit à travers le passage d'une situation à l'autre dans un récit comme celle de la structure du conte qui se distingue de six types. Le type ascendant, descendant, cyclique, spirale, miroir, sablier et complexe. A travers ces six fonctions, elle part de la notion de manque ; c'est-à-dire que le héros part d'un manque initial, arrive à une amélioration, puis parvient à comblé le manque.

« “l’être voulu” ou “l’être craint” de l’objet, être clairement distingué de l’objet dans lequel elle s’investit (ce que le sujet vise, négocie ou arrache, c’est la valeur dont l’objet est affecté, miroir du sujet lui-même), mise en circulation dans le cadre des structures narratives (don, appropriation, échange, renonciation,...) »¹⁹⁶.

La valeur est, en fait, l’intensité ou le degré de force que le sujet-locuteur affecte à l’objet visé. Dans la relation sujet / objet de notre analyse, la valeur est celle qui se fait reconnaître à travers une conversation. La valeur semble très importante dans l’acte de la communication, puisque c’est l’état initial ou final de la relation entre l’objet visé et le sujet-locuteur. Cette relation est basée sur la valeur attribuée à l’objet visé, par le sujet protensif - soit engendré par des états de conjonction ou de disjonction. Par conséquent, c’est ici que se manifeste le type d’état jonctif d’un sujet-locuteur qui engendre de la valeur, tout en déployant du sens .

Après l’analyse des différents concepts et théories de la notion de communication présentés ci-dessous, nous avons opté dans notre recherche pour la théorie des sémioticiens, notamment celle qui, à partir d’un processus passionnel définit la communication comme une structure de l’échange qui engendre la valeur dans une intersubjectivité, et pendant laquelle se manifeste un transfert d’affect (une circulation de sensation) et où le signe, le concept, les mots, les indices, le langage, etc., sont déjà porteurs de sens, au cours de leur transmission dans une conversation. Le transfert de sens sera donc manifesté par un pur sujet d’état (sujet tensif) qui ne devient un sujet modal que par l’intermédiaire des modalités transmises par l’objet visé (savoir persuader, savoir inciter, pouvoir convaincre, vouloir dissuader, etc.).

C’est en cela que l’ « objet » sera considéré comme synthétisant toutes les informations, les gestes, les expressions, les impressions psychiques qui véhiculent du sens dans la prose romanesque de notre auteur. En plus du mode d’échange d’informations qu’est la communication, il est également nécessaire de dire ce que l’on entend par l’expression “l’objet de valeur” qui est un autre constituant de notre

¹⁹⁶ Denis BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, op. cit., p.266.

sujet de recherche. Son étude mérite d'être présentée comme indispensable à la compréhension de notre sujet de recherche.

I.1.3. Le concept de l'objet de valeur

La notion d'"objet" est apparue dès le XIV^{ème} siècle et vient du latin « objectum » qui signifie « *ce qui est placé avant* »¹⁹⁷. Partant de cette définition, l'objet a été pendant longtemps défini comme tout ce qui est saisi d'une manière visuelle, d'où l'expression "*placé avant*". C'est ainsi que l'on a attribué à l'objet les propriétés d'une chose concrète (ce qu'on perçoit au premier moment). Cependant, il peut être défini comme tout ce qui est distingué par un sujet comme non identifiable à lui-même : « l'objet de la pensée, une chose quelconque »¹⁹⁸. L'objet peut-être perçu d'une façon abstraite. Selon Henri Poincaré, il peut se présenter à la pensée, comme une occasion ou une matière pour l'activité de l'esprit. Henri Poincaré justifie sa pensée, à travers des théories de la géométrie qui ont pour objets certains solides, (le carré, le triangle, le cercle, le rectangle, etc.) dont la structure est connue.

La "valeur" quant à elle apparaît plus complexe que la notion d'"objet", puisqu'elle se définit aussi à partir d'une multitude de conceptions. Partant d'une conception élémentaire, la "valeur" est ce que vaut un objet (un prix attaché subjectivement à un objet) susceptible d'être échangé. Cependant, la définition de la valeur varie, selon la discipline ou le domaine dans lequel elle est étudiée.

Après toutes ces approches définitionnelles, les notions de l'"objet" et de la "valeur" apparaissent toujours confuses et inconnues. Le premier problème auquel est confronté toute personne s'intéressant à l'étude systématique de ces deux notions est la complexité même de ces concepts, dont les frontières – si tant est qu'elles existent – sont absolument floues. Pour pouvoir en arriver à une définition beaucoup plus distincte, il nous revient de recentrer nos réflexions, d'abord autour de la notion d'"objet" et ensuite, de celle de la "valeur", puis d'analyser le concept "objet de valeur" dans la perspective de notre recherche.

¹⁹⁷A. J. GREIMAS, *Du sens II*, « *Essais sémiotiques* », op. cit., p.36.

¹⁹⁸Pierre GION, *Dictionnaire usuel*, Paris, Le Quillet-Flammarion, 1959, p.966. Propos extraits du recueil d'article et de préface de Henri Poincaré, *La science et l'hypothèse, "Métaphysique et morale"* Paris, Éditions Flammarion, 1905.

I.1.3.1. L' "objet" en philosophie

La philosophie, par exemple, reconnaît à elle seule au moins quatre acceptions différentes pour l'objet. La première d'entre elles distingue ce qui est *pensé* ou *représenté* (l'objet donc) de l'acte de penser lui-même, comme l'extériorisation ou le résultat de cette "action" de l'esprit. La seconde acception "de l'objet" désigne un but ou un propos que l'on cherche à atteindre tout en agissant. Cette acception peut être associée à l'image d'une finalité ou d'une action donnée (un objectif).

Par ailleurs, l'objet peut également être défini comme ce qui est fixe et stable dans la perception extérieure, indépendamment du point de vue, des opinions du sujet. Cette troisième acception (objet comme matérialité) coïncide avec la première dans le sens où elle désigne une certaine « extériorité », si on pense celle-ci dans son indépendance par rapport au sujet ; en revanche, elle se démarque complètement de la deuxième acception selon laquelle la notion de finalité dépend intrinsèquement du sujet (alors que la troisième spécifie nettement leur séparation de principe). Cependant, c'est aussi dans le cadre de cette séparation entre sujet et objet que s'inscrit une quatrième variante selon laquelle l'objet serait « ce qui possède une existence en soi, indépendante de la connaissance ou de l'idée que des êtres pensants peuvent avoir »¹⁹⁹. Si cette position rejoint la première en ce sens où toutes deux font référence à l'« existant », elle s'y oppose en dissociant totalement l'objet du sujet.

En réalité, ces quatre positions peuvent être réduites à deux classes d'opposition : d'un côté, nous avons deux *processus* [la perception et la pensée], de l'autre côté, des *entités* [le sujet et l'objet]. Dans le premier cas, le sujet et l'objet sont associés, car ils représentent d'une certaine façon la *source* et la cible de l'action - l'action de percevoir ou l'action de penser. Dans le deuxième cas, le sujet et l'objet sont observés dans leur autonomie respective. En ce qui concerne les processus, considérés dans leur dynamique, la perspective adoptée présente une aspectualité durative. Dans ce processus, l'objet acquiert un statut dynamique : il est en construction. Et du point de vue des entités, il est statique, puisque l'aspectualité de

¹⁹⁹ Christian GODIN, *Dictionnaire de philosophie*. Paris, Fayard, 2004, p. 892. Ces différentes acceptions ont été synthétisées à partir de la lecture de plusieurs dictionnaires de philosophie, dont Christian GODIN.

la perspective adoptée est terminative : l'opposition de nature est entendue comme immuable ou, du moins, les transformations que ces entités pourraient avoir ; mais elles n'ont pas un caractère déterminant.

En fonction de ce rapprochement, nous dirons que l'objet peut être abordé selon ces deux positions : l'une cherche à lui donner une place par rapport au sujet, comme une sorte "d'aboutissement" de l'action de celui-ci. C'est la perspective du processus, que l'on peut appeler syntagmatique. L'autre position pour distinguer et reconnaître l'objet est de le définir en étudiant tout ce qui l'identifie et tout ce qui le différencie du sujet, et de quelle manière : c'est une perspective paradigmatique. Toutes deux peuvent ensuite être appliquées au champ de l'action cognitive ou à celui de l'action perceptive ou sensorielle.

Ainsi, les définitions de la notion "d'objet" issues de la philosophie montrent, au-delà de la complexité du propos, le lien existant entre les problématiques de l'objet en général et les problématiques spécifiques de la sémiotique greimassienne et des concepts d'objets, puisque le couple paradigmatique / syntagmatique y tient un rôle essentiel. À partir de cette première mise en exergue, nous allons parcourir une autre expression qui entretient un lien avec le mot "objet" dans le cadre de la sémiotique : c'est la notion de la "valeur".

I.1.3.2. La notion de "valeur" en sémiotique

Pour ce qui est de son origine, nous l'avons déjà mentionné, la valeur est ce que vaut un objet. Selon Denis Bertrand, la sémiotique associe et intègre trois définitions du concept de valeur : d'abord, au plan linguistique (la valeur est comme un effet de sens différentiel), ensuite au plan économique : elle est un objet ou un bien, susceptible d'être désirable, négociable, échangeable ou disputable. On découvrira, avec Denis Bertrand, dans un cadre axiologique, les valeurs de normes morales, les valeurs esthétiques et éthiques²⁰⁰.

L'on identifiera aussi d'autres définitions de "la valeur" comme des valeurs *descriptives* (les objets de désir) et des valeurs modales élémentaires (l'ensemble

²⁰⁰ Denis BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, op. cit., p. 266.

des modalités) qui déterminent la compétence du sujet. J. F. Bordron, à partir de son analyse des objets en sémiotique, part de l'origine de la "valeur". Pour lui, les valeurs sont « issues de l'échange (...), de l'usage, cognitif ou pratique, et de l'action productrice elle-même »²⁰¹. La valeur ne prend en compte qu'elle-même, c'est-à-dire l'importance qu'elle accorde à l'objet.

Dans les pages qui vont suivre, nous examinerons de plus près des travaux que nous pensons tenir une place importante dans l'apparition de ces deux notions "objet" et "valeur". Précisément, le terme "objet valeur" sera développé autour d'un certain nombre de concepts, pour accorder à cette notion une importance particulière, afin de faciliter son explication.

I.1.3.3. Les concepts autour de la notion de l'"objet de valeur"

En 1973, A. J. Greimas²⁰² publie un article dans un numéro spécial de la revue *Langages*, dédié aux sémiotiques textuelles. Et depuis, le destin de la sémiotique greimassienne est lié à celui de "l'objet". Ainsi, la théorie des objets sera bâtie au fil des années, entre autres par G. Dumézil, à partir de son œuvre *Mythe et épopée*²⁰³. Il faudrait voir en l'année de parution de ce livre comme une raison de l'aboutissement d'une recherche et du style dumézilien. Mais bien avant cette œuvre de G. Dumézil, Gallimard avait publié *Le système des objets*²⁰⁴ de J. Baudrillard. Et à partir de la thèse de Gilles Deleuze "La différence et la répétition", les Éditions de Minuit faisaient paraître *Les prolégomènes pour une théorie du langage*²⁰⁵ de Louis Hjelmslev. Ce fut une année mouvementée au sein du groupe de recherches sémiolinguistiques de Paris²⁰⁶. C'est en raison de toutes ces recherches que le

²⁰¹ Driss ABLALI & Dominique DUCARD, *op. cit.*, p.277.

²⁰² A. J. GREIMAS, *Langages* n°31, « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeurs », Paris, Larousse, 1973

²⁰³ Georges DUMÉZIL, *Mythe et épopée*, Paris, Gallimard (bibliothèque des sciences Humaines). Pour l'édition complétée (tomes I, II et III avec préface de Joël H. Grisward), Gallimard (Col. Quarto). Cf. Edition originale, 19 68

²⁰⁴ Jean BAUDRILLARD, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968

²⁰⁵ Trolle Louis HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris, Minuit, 1943.

²⁰⁶ En 1968 au mois de mai, l'article en question, intitulé « un problème de sémiotique narrative : les objets valeurs », puisait son argumentation dans la théorie "les trois fonctions de l'idéologie indoeuropéenne" bâtie au fil des années par George Dumézil, fut publiée pour la première fois dans sa version achevée ; à en croire Joël H. Gisward, préfacier de l'édition complète de *Mythe et épopée*, il faudrait voir en année de parution de ce livre comme une raison de l'aboutissement du travail et du style duméziliens. En fait, 1968 avait été une année mouvementée, une année où l'imagination fut au pouvoir de la recherche. Un mois après le "mai de Paris" le groupe de recherche sémio-linguistique fut ces premiers pas, à explorer les possibilités et la pertinence d'une sémiotique des pratiques, celle du monde naturel. 6 ans après, c'est-à-dire en 1973, le nom de Barthes et de Greimas se côtoyaient dans le comité de rédaction de *Langues*. Greimas publie un article sur *Les objets de*

groupe de chercheurs animé par A. J. Greimas à École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS de Paris), a sorti un numéro destiné à explorer les possibilités et la pertinence d'une sémiotique des gestes et d'autres objets inédits à travers la revue *Langages*.

L'objectif était en somme de construire une « *sémiotique du monde naturel* »²⁰⁷. Ils rêvaient d'une science totale des langages, capable d'intégrer le "formel"-des sujets en papier - et le "concret"- le monde des qualités sensibles, la "réalité" qu'il faudrait saisir en permanence. Il fallait articuler le dynamique (l'histoire) et le statique (la structure), la forme et la substance : l'union du sensible et de l'intelligible était exigée – de la Sorbonne à Montparnasse, dans tout le Quartier Latin.

Pour A.J. Greimas, la sémiotique dont l'objet est l'étude « des connotations sociales »²⁰⁸ devait ambitionner de se constituer en tant que « théorie générale de la manifestation et de la production de significations sociales dans toute sorte de société humaine »²⁰⁹. Ainsi, "l'objet social" ou "la culture" devrait correspondre tantôt à la sociosémiotique comme discipline englobante (*sémiotique et sciences sociales*), tantôt au projet d'une grande anthropologie, tantôt à la sémiologie (DRTL)²¹⁰, tantôt à la sémiotique tout court (sémiotique textuelle et sémiotique du sensible).

C'est ainsi que l'analyse de la sémiotique des cultures de Youri Lotman, avec "la sémiosphère", fera d'une certaine manière écho au projet de A. J. Greimas dans le domaine de la sociosémiotique. Dans tous les cas, le projet général d'origine saussurienne et celui de l'étude de la culture de Youri Lotman, développé plus tard vise "*la culture*" et / ou "*le social*" comme objet de niveau culturel. Cet objet culturel peut avoir une dimension d'objet au sens individuel, collective (ou intersubjective) ou

valeur dans un numéro spécialisé de cette revue, dédié aux sémiotiques textuelles. Ainsi, ce fut de nombreuses publications à travers le groupe de recherche sémiolinguistique de la Sorbonne à Montparnasse, dans tout le Quartier Latin.

²⁰⁷ A. J. GREIMAS, *Langages*, n°10, Paris, Larousse, 1973. Ce numéro dédié aux « *Pratiques et langages gestuels* », comprend les articles « *Conditions d'une sémiotique du monde naturel* » de A. J. GREIMAS ; « *Considérations sur la proxémique* » de Pablo, FABBRI ; « *Comportement et signification* » de François, RASTIER et « *Le geste, pratique ou communication ?* » de Julia KRISTEVA, entre autres.

²⁰⁸ Les "connotations sociales" sont présentées par Greimas comme des modèles théoriques en sociolinguistique, A.J. Greimas les scinde en trois paires de catégories : modèles proxémiques, modèles morphologiques et enfin, les modèles fonctionnels.

²⁰⁹ A. J. GREIMAS, *la sémiotique du texte « Maupassant »*, Paris, Seuil, 1976, p. 67.

²¹⁰ DRTL : l'abréviation de : *Dictionnaire Raisonné de la Théorie du Langage*.

dans un monde naturel - puisqu'il est ce qui s'échange entre interlocuteurs. En outre, une autre dimension s'ouvre encore dans l'analyse sémiotique qui touche à sa détermination.

I.1.3.4. La problématique de l'objet de valeur

La construction de l'objet en sémiotique va nous permettre d'exploiter l'objet valeur dans un cadre sémiotique qui est fondamental, dans la mesure où l'analyse parvient à diversifier différentes saisies de l'élément de valeur, c'est-à-dire différents " signes langagiers". Distinguer l'objet de valeur en sémiotique, c'est aussi se rendre compte que toute la problématique de l'état psychologique du sujet est appliquée (projection du corps de l'actant intersubjectif dans une scène pratique, actualisation de son répertoire d'expériences, à la fois sociales et sensorielles) dans un acte de langage.

Par rapport à la position que les pionniers accordent à l'héritage saussurien et à son corrélat du social qui régit les sens, nous avons pu distinguer deux grandes tendances pour traiter les objets en sémiotique. D'un côté, une perspective qui consiste à penser les objets de l'analyse - niveau « où les déterminations entre grandeurs sont les fonctions les plus recherchées »²¹¹ de l'application qui vise la construction d'une typologie et des problématiques disciplinaires spécifiques, qu'elles concernent la construction syntaxique ou la proposition de nouvelles taxinomies pour l'analyse. De ce point de vue, la valeur de l'approche "syntagmatique" réside dans un lien au niveau de la pratique, car c'est ce lien qui, d'une part, interroge la sémiotique pour que celle-ci problématise les phénomènes rencontrés sous forme d'hypothèse et, de l'autre, met à l'épreuve, rectifie la proposition et la portée de la théorie. Nous avons déjà appelé cette étape "approche syntagmatique".

De l'autre côté, l'approche dite "paradigmatique" de l'objet prend la place de la problématique que la théorie sémiotique avait créée pour la sémiotique de l'objet en linguistique. Elle est la posture qui part d'une définition de l'objet pour aboutir à la théorie sémiotique (dans lesquelles on retrouve un objet culturel relatif aux connotations sociales) à travers l'analyse de A. J. Greimas. Selon L. Hjelmslev, dans l'approche paradigmatique, la signification résulte du rapport d'un niveau de

²¹¹ Driss ABLALI & Dominique DUCARD, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, op, cit, p.232.

pertinence entre le plan de l'expression, dans l'optique d'une résonance des formes de l'expression et celui du plan du contenu.

Dans le même fil d'idées, nous retenons une autre théorie venant de Jean-Marie Floch, celle que nous nous proposons d'appliquer à notre analyse. Précisément, par rapport à la problématique des objets valeurs, dans le cadre d'une étude sémiotique, la réflexion flochienne, quant à elle, permet de penser l'instauration d'un objet en sémiotique à partir des données perceptives systématisées comme des catégories sensibles. De la sorte, l'aspect dédié à l'étude de l'approche syntagmatique a pour noyau l'œuvre de J.M. Floch pour deux raisons : d'une part en raison de la notoriété de ses écrits, elle joue un rôle important dans l'articulation pratique de la sémiotique avec d'autres disciplines. D'autre part, quelques-unes de ses propositions les plus visibles [le carré de la valeur] et l'analyse des objets valeurs justifient notre intérêt.

C'est ainsi que la sémiotique peut s'occuper d'objets valeurs et plus particulièrement d'objets dans un langage, justement parce que la sémiotique obéit à une théorie générale. En reprenant une idée de A. Dewes à propos de la sémiotique visuelle (geste), il faudrait voir que, dans la mesure où une théorie du sens ne peut pas faire abstraction de l'omniprésence de celui-ci – car elle part du principe du "monde naturel / langage naturel" comme univers naturel, - une sémiotique d'objet « ne se pose plus comme une possibilité, mais devient théoriquement indispensable »²¹². Il ne faudrait pas perdre de vue, toutefois, que cela implique que ce champ de recherche reste circonscrit par la théorie générale²¹³. Du point de vue de cette interdépendance, l'approche d'objet valeur en sémiotique greimassienne est nécessairement liée à la recherche sur la figurativité : « d'un contenu donné "d'une langue naturelle par exemple", quand celui-ci a un correspondant au niveau de l'expression de la sémiotique naturelle ou monde naturel »²¹⁴. Cela est entendu comme une manière d'approcher les problèmes de la manifestation : l'apparaître sensible, sa synchrétisation, la typologie de la sémiotique d'objets et la stratégie

²¹²Ada DEWES, « *Nota sur la sémiotica visual* » in UAM, Mexique, 2003, p.47.

²¹³Idem, p.47.

²¹⁴A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, « *Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur* » in : *Sémiotiques narratives et textuelles, op. cit.*, p.146.

(modale et véridictoire, narrative, discursive et idéologique) comme socle de l'étude à travers une conversation. Mais, qu'en est-il du concept "objet de valeur" ?

I.1.3.5. L'objet de valeur : une destinée sémiotique

Nous commençons notre analyse en désignant la parution de l'article sur *Les objets de valeur*²¹⁵ comme le moment où la destinée de la sémiotique s'est jointe à celle de l'objet. Toutefois, nous avons utilisé le terme "objet" de façon volontairement ambiguë. Nous n'ignorons pas, en effet, la différence de nature qui sépare les deux types d'objets, dans l'article. Nous avons d'abord, les objets de la vie courante (objets de niveau syntagmatique), "les choses" (support de l'analyse qui nous intéresse en dernière instance), qui sont des objets matériels résultant d'un "acte" (perception), comme c'est le cas des objets de la vie courante,- s'insèrent dans une pratique de production. Le deuxième "objet" concerné par cette liaison est un objet, un pur produit de la théorie. Cet objet est destiné à être opérationnel dans la méthode, plus précisément au niveau des structures actantielles du discours. Partant de cet article, nous allons donner une définition au concept "objet" en sémiotique.

En sémiotique narrative, l'objet est défini, selon l'approche structurale comme une :

« position formelle, il n'est connaissable que par ses déterminations qui sont elles aussi, de nature relationnelle : il se construit par l'établissement des relations - a) entre lui et les autres objets, - b) entre lui, considéré comme un tout, et ses parties, et - c) entre les parties d'un côté et l'ensemble des relations établies précédemment de l'autre. »²¹⁶

Aussi, l'objet peut apparaître dans un texte sous la figure d'un élément matériel (une voiture), d'un personnage (une princesse), d'une entité abstraite (la liberté) ou d'un système abstrait (la parole) etc. Cependant, dans une analyse narrative, l'objet peut jouer le rôle "d'objet-modal" (objet correspondant aux diverses modalités : /vouloir/, /pouvoir/, /devoir/, et /savoir/) et "d'objet valeur" (objet principal

²¹⁵A. J. GREIMAS, « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », in *Sémiotique narrative et textuelle*, *Langages* n° 31, Paris, Larousse, 1973.

²¹⁶A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, *op.cit.*, p.259.

de la quête). L'objet est ce que le sujet souhaite vivement pour lui. Il est ce pour quoi le sujet agit, l'élément pour lequel il se met en action ou engage une quête. Dans un programme narratif « la suite d'états et de transformations s'enchaînent sur la base d'une relation (S-O) »²¹⁷ constitue, en fait, le lieu où le texte met donc en présence ces : « deux actants et eux seuls : sujet et objet »²¹⁸. À partir de cette relation (S-O), le sujet sera défini comme un actant mis en relation (conjonction / disjonction) avec un objet. L'activité du sujet se réalise dans une des phases du PN appelée : la performance. La performance est le lieu où se réalise la transformation « produisant un nouvel état de chose »²¹⁹. Nous assistons, à ce niveau, à des transformations d'état du sujet ; de la possession à la dépossession de l'objet ou vice-versa. Cette transformation du sujet s'opère dans une relation "sujet-objet" sans pour autant occulter la "valeur" en rapport avec l'objet.

Dans l'article²²⁰ d'A. J. Greimas, les deux différents objets se rencontrent en cela qu'il représente le moment de la systématisation des structures actantielles grâce à l'introduction d'une "valeur" communicable dans la théorie. Ainsi, l'essai sur les objets de valeur a aussi permis l'articulation de la théorie de l'action (dont le sujet et l'objet sont les extrêmes) avec une théorie, de la modalité comme étape intermédiaire dans le développement d'une théorie des passions, établissant ce palier du parcours du sens grâce auquel une continuité dans l'analyse du sensible est envisageable. Cependant, comment peut-on identifier la valeur en sémiotique ? Autrement dit, comment apparaît l'idée de la valeur dans le processus de transformation de l'état d'un actant-sujet ? La valeur désigne, chez A. J. Greimas:

« la position relative d'une unité à l'intérieur d'une catégorie de l'expression ou du contenu. (...) Les valeurs sémantiques sont actualisées lors de leur prise en charge par un sujet de faire ou d'état dans la syntaxe narrative »²²¹. Autrement dit, « seule la mise en

²¹⁷ GROUPE D'ENTREVERNES, *Analyse sémiotique des textes : « Introduction, pratique, théorie »*, op. cit., p.16.

²¹⁸ Denis BERTRAND, *Précis de Sémiotique littéraire*, op. cit., p.203.

²¹⁹ A.J. GREIMAS & J. COURTÈS, op. cit., p.271.

²²⁰ A.J. GREIMAS, *Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur* » in : *Sémiotique narrative et textuelle*, op. cit.,

²²¹ Driss ABLALI & Dominique, DUCARD, op. cit., p.277.

scène syntaxique peut rendre compte de la rencontre de l'objet et des valeurs qui s'y trouvent investies »²²².

C'est ainsi que l'objet apparaît comme cet espace de fixation, de réunion occurrence de déterminations de valeurs. C'est également le lieu où la valeur se trouve en relation avec le sujet. Nous l'avons déjà expliqué, la classique confusion entre les notions laisse entendre que la valeur est identifiée avec l'objet désiré, puisque, le seul fait du désir implique la valeur de l'objet visé, et celle -ci se confond avec lui. Ainsi, « le syntagme (objet-de-valeur) forme un seul concept, souvent nommé, du reste, objet valeur »²²³ : l'accommodement de ces deux acceptions forge le concept "objet valeur". Et c'est, en effet, l'analyse de la notion d'objet valeur qui spécifie l'aptitude et l'état d'âme du sujet au cours de sa quête. Aussi, la valeur qui détermine "l'être" du sujet mis en circulation vise un dispositif axiologique, éthique, psychologique, moral ou esthétique. etc.,

Partant de ce propos, nous nous posons la question de savoir si la question du sens n'a pas toujours été au centre des préoccupations, tant des "objets" que des "valeurs" dans le domaine de la sémiotique du sensible ?

I.1.3.6. L'objet valeur dans le sensible

Le terme "objet valeur" est très important dans l'application de la théorie des passions puisqu'il va donc s'agir d'axer notre recherche sur tout ce qui a trait au sensible, à la passion qui stimule l'être du sujet à travers un acte de langage. Dans le cas de la sémiotique du sensible, bien avant l'engendrement de la valeur au sein de la catégorie modale et même avant son émergence dans l'objet visé par le sujet, la "valeur" dépend en fait de ce qu'il advient de la "valence", puisqu'elle est :

« une "ombre", qui suscite le "pressentiment" de la valeur ; l'objet syntaxique est une forme, un "contour" d'objet comparable à celui que projette devant lui le sujet lors de la perception de la gestalt et qui est co-définitionnel du sujet ; l'objet de valeur est un objet syntaxique investi sémantiquement (...) - l'investissement

²²²A. J. GREIMAS, *Du sens II*, op. cit., p.22.

²²³Denis BERTRAND, *Précis de Sémiotique littéraire*, op.cit., p.208.

sémantique repose sur une catégorisation issue de la valence elle-même »²²⁴.

C'est cette valence qui donne, d'une manière partielle, à l'objet sa valeur. Mais, il faut savoir qu'elle se manifeste dans le cadre du sensible sous « deux acceptations différentes, la "valeur" qui sous-tend un projet de vie et la "valeur" au sens structural »²²⁵. C'est au cours de la quête d'un objet valeur (la mise en scène syntaxique) que le sujet « évacue des modulations susceptibles de dessiner les "ombres de valeur" (les valences) et les remplace par les structures élémentaires de la signification »²²⁶. À ce niveau, "l'objet" se définit comme un objet qui donne "sens" (direction axiologique) à son projet de vie et un objet qui trouve une "signification", surtout par une méthode d'opposition, par différence avec d'autres objets dans son parcours. Après cette analyse, (à partir du carré sémiotique) la valeur à son tour pourra aussi s'affirmer et révéler l'état du sujet. Ainsi, l'état passionné du sujet va donc dépendre de son état présent dans l'acte de la perception : celle de la visée de l'objet. C'est à travers ce parcours de la signification (au niveau du carré sémiotique) que nous pouvons appréhender l'état du sujet en rapport avec son objet valeur grâce aux différentes formes de jonction (conjonction/disjonction et non-conjonction/non-disjonction). Cependant, l'état du sujet pourrait-il expliquer le fonctionnement du concept "objet valeur", comme pour rendre compte de la circulation du sens.

I.1.3.7. Comment fonctionne "l'objet valeur" dans le sensible

Laisser entendre que l'objet parle, que l'on succombe à ses charmes, le fait que l'objet prévoie, prêter à l'objet de tels pouvoirs, c'est le doter de propriétés humaines, comme la parole (la rhétorique, dans laquelle l'éloquence et la séduction dans le langage se révèlent comme l'art de bien dire).

En sémiotique greimassienne, en revanche, il est tellement « normal » de considérer qu'un objet puisse être animé et posséder une intention que cette idée fait partie du corps théorique le plus solide. De ce fait, le fonctionnement de l'objet en sémiotique va donc obéir à l'objectif de déterminer la part de l'objet dans la

²²⁴ A. J. GREIMAS, *Du Sens II*, op. cit., p.47.

²²⁵ A. J. GREIMAS & J. COURTÈS, op. cit., p.47.

²²⁶ Idem, p.46.

construction de la valeur ou prendre parti pour l'objet dans la construction du sens. Enfin, il n'est pas indispensable de revenir au principe d'empirisme de L. Hjelmslev pour évoquer la nécessité de se pencher sur le risque de contradiction que suscite l'idée de l'intentionnalité sémiotique comme éventualité d'un objet, c'est -à-dire le fait qu'il puisse porter un sens. À ce propos, concernant l'assimilation du problème de sens au problème de la valeur, F. de Saussure prévient :

« Il n'y a pas la moindre limite définissable entre ce que les formes valent en vertu de leur différence réciproque et matérielle, ou ce qu'elles valent en vertu du sens que nous attachons à ces différences. C'est une dispute de mots »²²⁷, puisque « la valeur prise dans son aspect conceptuel, est sans doute un élément de la signification »²²⁸.

En un mot, la valeur ne diffère pas de ce qu'on appelle la signification. Ainsi, l'interchangeabilité des rôles de l'objet et de la valeur, observée dans la manifestation discursive, donne à penser que le transfert de sens qui transparait de cette relation peut s'interpréter aussi bien comme une préfiguration de l'intersubjectivité que comme celle du rapport "objet / valeur". En outre, par la manifestation de la "valeur" le contenu se projette sur le sujet et crée une polarisation. C'est aussi cette polarisation qui fait qu'un actant est appelé sujet-protensif.

Dans l'émission des faits oraux traditionnels, la qualité sensible qui émane de l'expérience sensorielle - perceptive du locuteur provient de la valeur du message tenu. Généralement, les genres oraux renferment des images, des objets du monde naturel, dont ils constituent pour ainsi dire le "signifiant". Ceux-ci se trouvent transformés, par l'effet de la perception, en images ou en objets du "signifié" de la langue, à travers le message du locuteur. Ainsi, un nouveau signifiant de nature sensible, peut se révéler dans le discours du locuteur. Nous justifions notre propos par la pensée de Jacques Fontanille, lorsqu'il affirme que « les figures du monde ne puissent "faire sens" qu'au prix de la sensibilisation que leur impose la médiation du

²²⁷ Ferdinand de SAUSSURE, *op. cit.*, p.165.

²²⁸ Idem, p.158.

corps »²²⁹. Cela pour dire que la médiation du corps, crée cependant l'avènement d'une signification. C'est la phase de sensibilisation thymique. Et pour signifier la tensivité du sujet, la valeur se manifeste comme un objet. L'exemple le plus pratique est la valeur que nous attribuons à l'argent, lorsque nous le manipulons en le faisant circuler, en l'échangeant, en le perdant, en le reconquérant, en se le réappropriant, en le conservant, en le léguant (comme un héritage). C'est, en effet, de cette manière que l'objet (l'argent, l'amour, ou la richesse) au cours de sa circulation véhicule la valeur. Ainsi, l'objet et la valeur (l'objet valeur) se confondent et révèlent le désir du sujet.

Revenons à la théorie des modalités pour illustrer comment un objet (langage) peut devenir un sujet-locuteur (une syntagmatique des objets de la théorie) dont la parole est porteuse de "valeur". Comme il ressort de cette première vue, cette transformation est de nouveau une histoire de niveau et, par extension, implique un problème de conversion. L'objet (au sens courant de "chose") qui, au niveau de la manifestation, fait figure d'acteur (locuteur) sera investi, par la théorie sémiotique, d'un rôle actantiel par rapport à l'action par laquelle il se trouve lié à un sujet (interlocuteur). À l'égard de cette action, l'objet peut alors devenir un destinataire (locuteur), un adjuvant, un sujet délégué, etc. Si l'on revient au niveau des figures et des objets de ce monde, un proverbe, une sentence ou une énigme - objet de la famille de la littérature traditionnelle africaine, l'objet apparaît comme un adjuvant qui fournira au sujet une modalité : celle du /pouvoir-faire/ et du /savoir-faire/ (de convaincre, de vaincre, de dissuader) pour accomplir le programme d'action. Ce programme d'action dans le champ sémantique de la langue française, reçoit les noms d'une action de "persuasion", d' "éloquence", pour "convaincre", à condition de circonscrire le syntagme de l'interaction (de l'intersubjectivité) sujet-objet ou objet valeur à la seule manipulation verbale de l'objet, en vue d'une autre transformation psychologique du sujet-locuteur.

Indirectement, la proposition d'Alessandro Zinna pourrait dessiner une voie pour l'exploration de la question de l'objet comme énonciation, (la parole) dont le retour à la syntagmatique serait envisagé. Elle met, en effet, en avant la dimension sensible, revenant de manière opérationnelle au point où en était restée la

²²⁹ A. J. GREIMAS & J. FONTANILLE, *Sémiotique des passions*, op. cit., p.13.

sémiotique du « monde naturel » en 1968, à savoir la discussion de la gestualité et de la praxéologie²³⁰. C'est dans le cadre de la rencontre sensible du corps de l'objet avec le sujet que la dimension pratique de l'objet se crée. A. Zinna se positionnait en opposition aux sémiotiques qui partent de l'étude du corps, mais sa propre analyse nous y ramène; c'est en ce sens que nous dirons que l'ouverture de sa proposition se fait en quelque sorte à son insu. Quoi qu'il en soit, par sa configuration et sa présence « concrète », l'objet possède déjà une première forme de « pouvoir » réalisé : être sensible.

Après l'analyse des différents concepts du terme "objet valeur", nous pouvons dire que "l'objet valeur" fait dépendre les états des sujets de leurs rapports avec l'objet (la parole) et de leur aptitude à faire circuler le sensible entre interlocuteurs. Cela rend compte du processus d'émergence du sens qui manifeste une dynamique interactionnelle. Après les avoir définis et analysés, nous constatons que ces deux termes sont saisis de façon autonome. Mais, en termes pratiques, l'analyse de "l'objet" et de la "valeur" (objet valeur) dans notre recherche est un projet qui cherche à construire, à partir d'une base scientifique, un objet social et esthétique, de manière pratique sur la base d'une hypothèse qui décrit "une sémiotique du monde naturel". Un monde naturel, où le sens se révèle à partir des pratiques sociales et de l'orientation esthétique. En fait, la pratique sociale dont il est question est le langage en acte, l'oralité traditionnelle. Mais qu'en est-il de ce langage dont la pratique scripturale est rendue par une véritable transposition, à travers des techniques narratives et énonciatives empruntées au conte traditionnel oral et mis en évidence par le concept d'objet valeur, ici même.

I.1.3.8. L'oralité comme "objet valeur"

L'oralité qualifierait toute forme de discours oral capable d'imiter la voix, la gestuelle, la mimique et toutes les autres caractéristiques propres au conteur traditionnel oral. La notion d'oralité, à notre sens, est donc attachée à un art (esthétique), celui de savoir dire, de savoir mettre en scène en se servant essentiellement de son « corps » et en impliquant son auditoire. Mais, dans notre analyse, cette pratique met en évidence deux codes (l'oral et l'écrit), l'un se confond

²³⁰ Cf. A. J. GREIMAS, (dir.), *Langages* n°12, Juin, 1968.

totalément dans l'autre. Ainsi, ce concept d'oralité laisse saisir une présence : oral(ité) + (écri)ture. De ce fait, cette scripturalité apparaît comme une sorte d'intertexte²³¹ désignant tout indice, toute trace du discours oral traditionnel, des schèmes de pensée ou de la tradition elle-même, saisis dans notre corpus. Dans notre analyse, cette pratique scripturale est identifiée à l' « objet valeur » qui consiste à exploiter toute les ressources, non plus uniquement de l'oralité et particulièrement du conte traditionnel oral, mais plus largement, des discours oraux et/ou à dominance oral tels que les parémies, le discours dramatique, poétiques, et pour rendre compte de l'homogénéisation de la pratique d'hybridation entre le roman et les discours dits oraux. Mais, au-delà des discours oraux, à notre sens, le concept d'oralité supplante toute l'analyse du sensible à travers le *corps-propre* du sujet-locuteur, dont le discours énonciatif est porteur de "valeur", du sens.

C'est autour de cette hypothèse d'analyse que nous allons donner notre point de vue à travers toutes ces théories et concepts étudiés. Et pour saisir la problématique de notre sujet de recherche, il nous faut procéder à une synthèse de toutes ces théories et concepts développés, à travers notre travail analyse de recherche.

I.1.4. Synthèse des théories appliquées au corpus

A.J. Greimas a continué en sémiotique la même analyse que Merleau-Ponty, comme pour aborder la notion du *corps* dans la perception du sens. C'est en cela que nous pouvons dire que "le disciple a parlé comme le maître". C'est-à-dire qu'A. J. Greimas a développé le concept que M. Merleau-Ponty avait analysé dans l'étude de la phénoménologie.

Dans l'introduction de *Sémiotique des passions*, A. J. Greimas passe en revue avec J. Fontaille, l'ensemble du parcours de la sémiotique. Revenant sur le thème de la perception, ces deux théoriciens font cette observation, déjà évoquée, pour souligner que : « c'est par la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens »²³². Ils envisagent le thème du « sentir » dans la perspective

²³¹ Ici, l'intertexte se présente comme un phénomène qui veut rendre la lecture du texte, en gouverner, éventuellement l'interprétation, perçus par le lecteur, qu'il soit citation, allusion implicite, plus ou moins transparente ou vague réminiscence, pouvant éclairer l'organisation stylistique du texte d'ensemble.

²³² A. J. GREIMAS & J. FONTAILLE, *Sémiotique des passions*, *op. cit.*, p.12.

d'une épistémologie des passions, comme la manifestation du corps -sentant à travers le monde naturel. C'est la relation du sujet au monde, et parfois au monde sensible. Cette relation se constitue par les médiations des sensations et des connaissances éprouvées par le corps; or, le corps se situe au contact immédiat du monde naturel avec les hommes. Présentement, il nous faut savoir comment A. J. Greimas et J. Fontanille considèrent le problème du transfert du sens dans le monde naturel.

Malgré toutes les définitions de la théorie phénoménologique, la présence de la notion du corps-propre est apparue comme un perfectionnement dans la recherche portant sur la perception. C'est cette notion du "corps-propre" qui a fait l'objet d'une distinction entre l'étude de E. Husserl et celle de M. Merleau-Ponty. Dans *Idées directrices pour une phénoménologie*, E. Husserl a étudié un ensemble de notions qui précède et prépare l'apparition de l'étude de la phénoménologie de la perception. C'est donc en cela que M. Merleau-Ponty se distingue d'E. Husserl qui lui a développé l'origine, voire l'essence de la perception. Et donc la phénoménologie de la perception est une analyse qui a permis de passer de l'étude des notions phénoménologiques à la compréhension des concepts indispensables, essentiels et spécifiques à l'étude de la perception, en tant qu'activité perceptive produisant du sens.

Aussi, par la définition du concept de "la perception", nous avons essayé de montrer, ce qui rapproche les conceptions des phénoménologues et des sémioticiens à partir de l'étude de la phénoménologie et de la perception. Pour ces derniers, ce qui est important dans la perception, c'est d'abord, la découverte du rôle fondamental du corps-propre. C'est-à-dire que les sémioticiens ont étudié la "perception" dans la même logique d'idée que M. Merleau-Ponty. Pour eux, le corps-propre, ou le « *soi-corps* »²³³, si on prend l'expression de J. Fontanille, est fondamentalement ouverture au monde. Mais, le corps-propre, dans son ouverture au monde, est aussi accueil de ce monde, parce que le sentir émerge de ce monde sans pour autant que le monde soit sentant comme l'est la chair du "soi". C'est le « schéma corporel »²³⁴ avec son organisation spécifique qui tient un rôle déterminant en donnant orientation et

²³³ J. FONTANILLE, *Soma et Séma*, op. cit., p.37.

²³⁴ Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, op. cit., p.190.

signification au monde. Ce schéma est compris comme un "moi naturel", dont dépend notre expérience du monde, fixé et explicité par l'exploration perceptive. Selon les sémioticiens, c'est autour de ce noyau intelligible²³⁵ que se concentre la conception de merleau-pontienne du "sujet" et de son "être au monde".

Après l'analyse de la notion de "perception", nous constatons que "la perception" se rapporte, dans son ensemble, à des expressions telles que : la "perception", le "corps-propre", "le senti", l'"effet de sens", la "signification", le "champ de présence". À partir de la "perception", nous débuterons notre réflexion par une hypothèse pour analyser ces notions qui ont comme point commun la saisie fondamentale du "corps-sentant", en sémiotique. Dans notre étude, le corps en contact avec le monde naturel est celui qui perçoit le sens, à travers les rapports intersubjectifs.

Dans la perspective sémiotique, l'étude de la perception a été «appréhendée du point de vue des diverses méthodes permettant toute communication entre le sujet de la connaissance et l'objet »²³⁶. Ainsi, la perception appliquée à notre corpus d'étude nous permet d'appréhender l'état d'âme, le sensible ou l'état passionnel du sujet, dans une communication. Au sens large, le terme de la "communication" s'assimile à l'échange, touchant au sensible dans un discours. La notion de "communication" est prise, dans le contexte de notre étude, comme une procédure qui a pour rôle de transférer le sens, dans le cadre de la circulation du sensible. Elle est celle qui oriente la qualité sensible (la valeur), émanant de l'expérience sensorielle que reçoit le sujet.

Finalement, la combinaison de ces deux expressions "objet" et "valeur" au cours d'une analyse du sens suffit à créer un univers apte à révéler le sensible. On pourrait alors dire que la valeur de l'objet constitue pour le sujet un état dans l'univers

²³⁵ Le noyau intelligible conçoit le passage de la perspective à la chose même, du "signe" à la "signification" que comme une interprétation, une aperception, une intention de connaissance, selon l'évidence perceptive. A ce niveau, la saisie d'une signification se fait par le corps tout en acquérant un certain style de vision, un nouvel usage du corps propre, c'est enrichir et réorganiser le schéma corporel. Système de puissances motrices ou de puissances perceptives, notre corps n'est pas objet pour un "je pense" : c'est un ensemble de signification vécus qui va vers son équilibre. Parfois se forme un nouveau nœud de signification : nos mouvements anciens s'intègrent à une nouvelle entité motrice, les premières données de la vue à une nouvelle entité sensorielle, nos pouvoirs naturels rejoignent soudain une signification plus riche qui n'était jusque -là qu'indiquée dans notre champ perceptif ou pratique, ne s'annonce dans notre expérience que par un certain manque, et dont l'avènement réorganise soudain notre équilibre et comble notre attente.

²³⁶ A. J. GREIMAS, *Du sens II, Essais sémiotiques*, op. cit., p.36.

de la signification du monde traditionnel africain, déterminant la construction de son langage en tant que sujet accompli. À croire que l'objet -valeur transfère le sens dans le monde naturel; dans les textes littéraires, l'objet valeur ne serait alors qu'une pratique ou un usage de signes porteurs de sens. Les études auxquelles nous avons soumis les notions issues de notre sujet de recherche présentent toutes, des théories explicites. De ce fait, ces théories élucidées vont nous permettre de saisir une méthode d'analyse que nous appliquerons à notre étude de recherche.

I.1.5. Le point de méthode ou le choix de méthode

Après analyse de toutes les notions que sont la "perception", la "communication" et l'"objet valeur", nous avons l'intention d'appliquer à notre recherche l'analyse de A. J. Greimas qui traite du corps-propre comme le centre de toutes nos perceptions, par la connaissance du réel, à travers nos sensations. C'est aussi, à partir du rôle fondamental du corps-propre que nous allons pouvoir analyser notre sujet d'étude portant sur les thèmes de la perception, de la communication et de l'"objet valeur", analyses où se transfère le sens. Cependant, nous voulons ajouter à l'étude minutieuse d'A. J. Greimas un certain nombre d'éléments qui va nous permettre de saisir, par le biais du corps-sentant, le sens que véhiculent les genres oraux africains. Cela, nous le développerons à travers l'analyse ci-dessous.

Dans cette critique où le monde naturel se transforme en sens, notre préoccupation sera comme une réflexion qui va nous permettre d'analyser le signe comme une pratique de la langue. L'on reconnaît qu'en linguistique le signe relève d'un objet de la langue ²³⁷ qui accepte, tout de même, le statut du signe comme représentant de la réalité. Aborder les œuvres littéraires en général, mais en particulier les textes africains de notre corpus à partir de la question du langage en sémiotique revient à étudier ce qui fait leur littéarité, leur spécificité ou leur originalité esthétique à travers le sensible. Or, leur appartenance à une culture peut amener les critiques africains à aborder les textes africains au-delà du signe linguistique.

Sous l'égide de l'expérience corporelle , en l'occurrence la proprioceptivité, ces textes oraux africains pourront être analysés, à partir de l'idée selon laquelle

²³⁷ Le signe linguistique comme objet de la langue renvoie aux gestes, tons, rythmes, images et symboles. L'on peut aussi identifier le signe par l'usage du conte , de fable, de devinette, de mythe et de légende.

l'inclusion du corps du sujet-percevant dans une théorie de l'art oratoire africain introduirait une subjectivité jugée impertinente à la visée objective du sensible. Cela pour dire que les mots ne seront plus les seuls éléments capables de rendre compte du fait littéraire. Le rythme, la mimique, le geste, le ton, (les actes oraux) seront autant d'éléments suscités par la valeur, en vue de saisir le sensible. Car ce sont autant d'artifices qui participent d'un langage total et authentique, dans l'esthétique africaine, en vue de déployer le sensible à travers une analyse sémiotique. Ces caractéristiques, de ce fait, paraissent privilégier le dépassement du signe linguistique et révéler le sensible au niveau perceptif. Cependant, ces artifices propres à l'oralité africaine sont considérés en sémiotique, comme des objets valeurs, relevant de l'art oratoire. À travers l'analyse des objets linguistiques, Roland Barthes avait considéré que certaines pratiques sociales suivaient le fonctionnement d'un langage. Ainsi, ces objets deviennent l'objet stratégique de la construction d'un signe, ayant de la valeur et produisant le sens dans un langage même.

Ainsi, le déploiement du sens dans l'oralité se met en place à travers l'objet valeur, représenté par des objets de la langue. À ce niveau, l'objet valeur est susceptible de définir la syntaxe-sensorielle qui est l'aboutissement des perceptions sensibles d'un sujet tensif. Ces résultats perceptifs sous-tendent la mise en place des sensations, sinon des configurations poly-sensorielles susceptibles d'aborder l'objet valeur de façon cognitive ou pathémique dans une visée perceptive. Ces phénomènes perceptifs semblent participer à la perception auditive et visuelle de l'objet valeur, à l'accueil des investissements sémantiques et enfin, à l'établissement de la valeur dans un acte oral.

Ici, la langue africaine va, tout d'abord, dépasser le stade de l'oralité, puisque tout discours oral est le reflet de la réalité. Ensuite, elle va explorer un point de vue, à savoir celui du discours en acte, en s'intéressant à l'univers de la signification comme le choix « d'observer la manière dont la praxis sémiotique schématise notre expérience pour en faire des langages »²³⁸ significatifs. C'est aussi ce que la sociosémiotique révèle lorsqu'elle s'attache à décrire tout d'abord les "pratiques de la quotidienneté" et "adopte comme orientation théorique la dépendance du sens dans une relation intersubjective". En concordance avec le postulat indiquant que le sens

²³⁸ J. FONTANILLE, *Sémiotique du discours*, Limoges. Pulim, 2^{ème} éd. 2003, p.14.

se trouve non pas dans le sujet ni dans l'objet mais dans leur interaction au sein d'une pratique, l'intersubjectivité va donc apparaître comme le résultat des actions réciproques, depuis lesquelles toutes traces de discours oral traditionnel est susceptible de véhiculer le sensible, à travers le langage des interlocuteurs.

En un mot, l'analyse de ces théories nous permettra d'étudier notre corpus , tout en mettant en exergue l'aspect du sensible à travers l'étude de la discipline qu'est la sémiotique du sensible. C'est en cela que nous avons vu la possibilité de résumer notre corpus pour l'analyse que nous nous sommes imposée.